Théâtre de la Cité-Variétés.

An III.

VHVS

LES EMPIRIQUES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET EN PROSE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité-Variétés, le premier nivose, l'an troisième de la République.

PAR LE CITOYEN PIGAULT-LEBRUN.

Prix, 35 sols.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 15.

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens
LE CORRÉGIDOR d'Urgel.	*Beaulieu.*
LÉONORE, sa fille.	La cit. *Douté.*
MARGUERITE, gouvernante de Léonore.	La citoyenne *Pélicier.*
ALVAR, amant de Léonore.	*Vallienne.*
MICHEL, lieutenant. } François échappés des prisons d'Espagne.	*Villeneuve.*
ROBERT, soldats. } François échappés des prisons d'Espagne.	*Frogères.*
DUBREUIL, soldats. } François échappés des prisons d'Espagne.	*Tautin.*
DUVAL, soldats. } François échappés des prisons d'Espagne.	*Charpentier.*
LECOURT, soldats. } François échappés des prisons d'Espagne.	*Doucet.*
CARLOS, empirique.	*Félicier.*
Une AUBERGISTE d'Urgel.	*Hénault.*
Un OFFICIER de la sainte Hermandade.	*Roseville.*
CAVALIERS de la sainte Hermandade,	personnages muets.
SOLDATS espagnols,	personnages muets.
Les gens de CARLOS.	personnages muets.

La scène est dans les Pyrénées.

D'après le traité fait entre nous PIGAULT-LEBRUN et BARBA, par lequel moi BARBA suis devenu seul et unique propriétaire de la comédie intitulée *les Empiriques*, je déclare que je place cet ouvrage sous la sauve-garde des loix et de la probité des citoyens, et que je poursuivrai devant les tribunaux tous contrefacteurs et entrepreneurs de spectacles qui imprimeroient ou joueroient ladite Pièce sans mon consentement formel et par écrit. A Paris, le 9 nivôse, l'an troisième de la République.

BARBA.

LES EMPIRIQUES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre réprésente des rochers escarpés, qui le traversent dans le fond sur toute sa largeur, au bas desquels se trouve une chûte d'eau. Les côtés sont également garnis de rochers et d'arbustes. A la droite du spectateur, à l'avant-scène, est l'entrée d'une caverne, près de laquelle sont quelques arbres qui en masquent l'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR, LÉONORE, MARGUERITE, *paroissant dans le fond, sur le haut des rochers à droite.*

LÉONORE, *appuyée sur le bras d'Alvar.*

DESCENDONS dans cet endroit écarté, mon cher Alvar, et respirons un moment.

ALVAR, *descendant avec elle.*

Il est vrai que nous avons marché....

MARGUERITE.

Comme deux amans qui n'ont pas de temps à perdre.

LÉONORE.

Je suis excédée de fatigue.

MARGUERITE.

C'est bien le moment de penser à cela.

LÉONORE.

A quoi ne pensai-je point, et que n'ai-je point à craindre?

ALVAR.

Il me semble au contraire que tout doit vous rassurer : ma délicatesse égale mon amour; et votre vertu....

LÉONORE.

Est sous la sauve-garde de l'honneur. Ce n'est pas vous que je redoute : vous seul me restez ; je serois trop malheureuse si je pouvois vous soupçonner.

MARGUERITE.

Comptez sur sa probité, même avec les femmes : je me connois en homme, et je suis sa caution.

LÉONORE.

Mais, ma bonne, vous voyez et vous faites des choses extraordinaires avec une gaîté....

MARGUERITE.

Je vous donne l'exemple de la confiance, et d'une aimable folie. Comment, vous, jeune et belle, vous semblez vous complaire dans la douleur et les regrets! Eh, morbleu! la mélancolie ne va pas à cette figure : la beauté est faite pour le plaisir comme pour l'amour. Jouissons du présent, laissons les doléances, et vive la joie.

LÉONORE.

Le présent n'a rien de bien flatteur.

MARGUERITE.

Quelle idée! Mais réfléchissez donc. Une promenade avec son amant dans des rochers impraticables, une fatigue horrible, des pieds meurtris et écorchés, par conséquent un prétexte tout naturel de prendre et de serrer de toute sa force les bras d'un cavalier charmant, le plaisir inexprimable de laisser derrière soi un futur haï et haïssable; tout cela n'est pas délicieux? Allons, allons, vous n'avez pas de philosophie.

LÉONORE.

Est-ce un bien, est-ce un mal?

MARGUERITE.

Quel sang-froid! quelle nonchalance! Et vous aimez, vous?

LÉONORE.

Serois-je ici, si je n'aimois pas?

ALVAR.

Prouvez-le moi donc, ma Léonore.

LÉONORE.

Je suis vos pas, que puis-je davantage?

ALVAR.

Ne plus vous affliger d'une démarche qui étoit indispensable, qui ne peut être suivie d'aucun événement fâcheux, qui assure mon bonheur, et peut-être le vôtre.

MARGUERITE.

Il a raison. Croyez-vous qu'il soit agréable pour lui de vous entendre sans cesse soupirer et gémir?

LÉONORE.

Croyez-vous qu'une fille qui se respecte, puisse ajouter à l'oubli de ses devoirs, le tort le plus impardonnable encore de les mépriser?

ALVAR.

Vous repentez-vous de ce que vous avez fait pour moi?

LÉONORE.

Je ne sais, mais....

MARGUERITE.

Mais.... mais.... Où voulez-vous en venir? Récapitulons les circonstances du roman, et voyons si nous pouvions nous conduire autrement. Votre père, corrégidor d'Urgel, veut vous marier à un homme qui lui ressemble, c'est-à-dire, à un vieillard avare, grondeur et exigeant. Vous balancez entre l'obéissance, et le dégoût qu'inspire nécessairement un futur de cette étoffe. Alvar se présente: il a pour lui les avantages que la nature

a refusés à l'autre, ou qu'un grand demi-siècle lui a ravis. Tous deux jeunes, sensibles, vous deviez vous plaire et vous vous aimez : le mariage arrêté vous désole : pour le retarder, au moins, Léonore feint une maladie. Touchée de vos douleurs, et décidée à vous servir, je ne vois qu'un moyen de vous tirer d'embarras, c'est de la tuer. Pendant que le Corrégidor est à ses fonctions, j'ensevelis ses vieilles bottes fortes, et je vous fais sortir par la petite porte du jardin qui donne hors la ville. Le papa rentre : je pleure, je crie, je lui apprends la fatale nouvelle ; il se désespère, il veut revoir sa fille, et, selon l'usage, l'embrasser pour la dernière fois. Je l'arrête, je le dissuade, je lui représente les dangers où l'exposeroit à son âge, un excès de sensibilité : il se rend à mes raisons ; enfin pendant qu'il se désole à vos funérailles, je m'échappe à mon tour pour savoir ce que vous êtes devenue, et je vous trouve avec Alvar, qui sait qu'une fille d'un certain genre ne court pas les Pyrénées sans compagnon, et qui vous conduit chez sa tante, femme vertueuse et indulgente, ce qui est rare. Vous y resterez jusqu'à ce qu'il nous plaise vous ressusciter, ce que nous ferons, quand le Corrégidor aura bien senti sa sottise. Vous conviendrez, Signora, qu'il n'y a rien dans tout ceci que de très-simple et de très-naturel.

LÉONORE.

S'échapper de chez un père !

MARGUERITE.

Qui vous y a contrainte.

LÉONORE.

Voyager avec un homme qui n'est pas mon mari !

MARGUERITE.

Mais qui le sera bientôt, si vous avez du caractère.

LÉONORE.

Affliger mon père par cette mort supposée !

MARGUERITE.

Oh, que de raisons ! Aimez-vous mieux l'affliger réellement ?

— Retournons sur nos pas, épousez votre amant suranné, et bientôt après la noce, on vous enterrera en personne. Allons, marchons.

LÉONORE, *avec quelque vivacité.*

Non pas, non.

ALVAR.

Il faut pourtant prendre un parti.

LÉONORE.

Tenons-nous en à celui que nous avons choisi d'abord.

MARGUERITE.

Ah! nous y voilà. Le cœur parle à la fin, et c'est lui qu'il faut écouter. Suivez donc le projet que vous avez formé sans crainte, sans scrupule....

LÉONORE.

Ah! sans scrupule, ma bonne!

MARGUERITE.

Eh bien, avec scrupule, si vous voulez; mais laissez-vous conduire, et prêtez-vous un peu à la circonstance: aidez-vous, l'amour vous aidera.

LÉONORE.

Quel heureux caractère!

ALVAR.

Eh, n'a-t-elle pas raison? Pourquoi se créer des chimères pour le plaisir de les combattre?

MARGUERITE.

Ah, parbleu! si je lui ressemblois, je ne vivrois pas un quart d'heure; je me représenterois des voisins qui se sont apperçus de votre fuite, et qui la publient par-tout; un père irrité, me traduisant devant son tribunal, et juge et partie dans cette affaire, m'envoyant je ne sais où, aux galères peut-être: ajoutez à cela la très-sainte-inquisition scandalisée de ce nouveau genre de funérailles, criant à la profanation, au sacrilège.... Vous riez! de l'eau bénite sur des bottes fortes! c'est sérieux cela, et enfin la justice ecclésiastique disputant mon individu à la

justice séculière, et toutes deux travaillant de concert à me mettre hors d'état de me mêler jamais d'aucune intrigue. Tel est le tableau récréatif qui me suivroit sans cesse, si l'habitude de rire de tout ne me rendoit aussi inaccessible au chagrin qu'aux idées noires qui le produisent. Mais c'est assez jaser : adieu, aimables jeunes gens; je retourne chez le papa, faire naître des circonstances heureuses, ou profiter au moins de celles qui se présenteront.

LÉONORE.

Quoi, ma bonne! vous m'abandonnez!

MARGUERITE.

Puis-je m'absenter plus long-temps, sans m'exposer à mille questions qui finiroient peut-être par m'embarrasser? Il est plus court et plus sûr que j'aille vous pleurer avec les autres.

LÉONORE.

Tout cela est fort bien; mais la décence...?

MARGUERITE.

Les morts en sont dispensés. (*à Alvar à demi-voix.*) Ne vous arrêtez pas ici davantage.

ALVAR.

Non, sans doute; nous partons à l'instant.

MARGUERITE.

Je n'aime pas les petis coins, et celui-ci peut être dangereux.

ALVAR.

Quoi! tu pourrois penser?...

MARGUERITE.

Je ne pense à rien, je ne crains rien, mais je prévois tout. Je vous tue aussi de mon autorité privée, et je vous défends de ressusciter sans mes ordres. (*sortant.*) Point de résurrection, entendez-vous, Seigneur Alvar?

SCENE II.

ALVAR, LÉONORE.

ALVAR,

L'AIMABLE fille ! le bon cœur !

LÉONORE.

Elle cherche à m'étourdir sur ma position. Je me résigne ; mais mon amour ne m'empêche pas de sentir les dangers qui m'environnent. Chaque pas rendra mon état plus pénible encore. Nous allons chez votre tante : que pensera-t-elle de moi ? comment oser paroître à ses yeux ?

ALVAR.

Ma tante a été jeune et sensible ; elle a perdu la jeunesse, son cœur lui reste, et elle vous recevra comme un présent que l'amour fait à l'amitié.

LÉONORE.

Il est dur d'implorer l'indulgence ; il est plus dur encore d'en avoir besoin. Mais laissons ces idées qui vous attristent : je ne veux plus vous affliger de ma peine. D'ailleurs mes réflexions sont inutiles, puisque nous n'avons pas le choix des moyens.

ALVAR.

Ma tante vous plaira au premier coup-d'œil ; sa figure franche et ouverte vous inspirera la confiance. Sa maison isolée, la retraite où elle vit depuis long-temps assure notre secret, et vous ne sortirez de cet asyle respectable, que pour me donner le titre précieux d'époux.

LÉONORE.

Ah ! c'est le seul qui puisse effacer, même à vos yeux, l'inconséquence de ma conduite. Vous ne m'en punirez pas, mon cher Alvar ; n'est-il pas vrai, vous ne m'en punirez pas ?

ALVAR.

Vous punir d'avoir cédé à mes instances, de m'avoir prodigué votre confiance....

LÉONORE.

Et mon amour.

ALVAR.

Non, ce cœur n'aura pas un desir dont vous ne soyez l'objet, pas une jouissance qui ne se rapporte à vous. J'en jure par .... (*bien tendrement.*) par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher, et ce que je connois de plus respectable.

LÉONORE.

Ah, mon ami ! tu me rassures ; mes craintes s'évanouissent à ta voix : j'éprouve un calme que je n'espérois pas goûter hors de la maison paternelle. Mais, encore une fois, laissons tout cela pour n'y revenir jamais. Je vois en toi mon ami, mon amant, mon époux. Ta tante sera la mienne ; hâtons-nous de l'aller trouver.

ALVAR.

A peine serez-vous entre ses bras, que je retournerai à Urgel, où je saisirai toutes les occasions de m'établir dans l'esprit de votre père.

LÉONORE *fait un pas avec peine.*

En honneur, j'ai les pieds dans un état affreux. Et encore une lieue à faire sur des pierres si dures, si inégales !

ALVAR.

Je vous aiderai, je vous soutiendrai, je vous porterai, s'il le faut.

LÉONORE.

J'espère, au moins, que nous ne serons pas rencontrés ?

ALVAR.

Par qui ?

LÉONORE.

Que sais-je ? Peut-être un parti Français....

ALVAR.

Pensez donc que leurs avant-postes sont à dix lieues d'ici, que nous nous enfonçons dans le pays, et qu'il est impossible que des Français....

LÉONORE.

Eh, mon dieu ! ne les trouve-t-on pas par-tout ?

ALVAR.

L'armée espagnole nous en sépare.

LÉONORE.

A la bonne heure ; mais je ne suis pas tranquille. Si des brigands, des voleurs......

ALVAR.

Que chercheroient-ils ici ? Ces rochers ne sont fréquentés de personne. D'ailleurs, j'ai mes pistolets.

LÉONORE.

Ne me parlez pas de cela, je vous en prie. La seule idée d'un combat me feroit mourir réellement. Mais nous perdons un temps précieux : nous causerons en marchant. Donnez-moi votre bras. Malgré les plaisanteries de ma Bonne, il faut vraiment que je m'appuie, et très-fort.

ALVAR.

Et que vous me serriez, sur-tout ; cela aide singulièrement.

LÉONORE.

(*Souriant.*) Vous croyez ? (*Elle apperçoit le premier Français ; entraîne Alvare du côté de la caverne, en s'écriant avec effroi :*) Ah, mon ami !

SCÈNE III.

ALVAR, LÉONORE, ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, LECOURT, DUVAL, *paroissent successivement par la gauche du spectateur, dans les rochers du fond.*

ALVAR.

Qu'avez-vous ?

LÉONORE.

Un soldat.... deux.... trois.....

ALVAR.

Ce sont des Français. Comment ont-ils pénétré ?...

LÉONORE.

A quel sort dois-je m'attendre ?

ALVAR.

Ils sont généreux. D'ailleurs, ils ne font pas la guerre aux femmes.

LÉONORE.

Mais on dit qu'ils les aiment beaucoup.

ALVAR.

Ils savent aussi les respecter.

LÉONORE.

Voici une caverne que le hasard nous présente. Dérobons-nous au malheur qui nous menace.

ALVAR.

C'est le parti le plus prudent.

LÉONORE *entrant dans la caverne avec Alvar.*

Que le Ciel veille sur nous !

SCENE IV.

ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, DUVAL; LECOURT.

MICHEL *à demi-voix.*

DOUCEMENT donc, Robert; ne nous exposons pas inconsidérément.

ROBERT.

Je suis aux tirailleurs ; je vais à la découverte. Tenez, voici un petit endroit charmant, un bouquet d'arbres, où nous pourrons peut-être laisser passer la chaleur, et nous cacher jusqu'à la nuit. Il ne reste plus qu'à voir si quelque Espagnol ne se seroit pas avisé de la même envie.

MICHEL.

Demeurez ; je vais m'en assurer.

ROBERT.

Je suis en avant, mon lieutenant, et je n'ai plus qu'un saut à faire......

MICHEL.

Par-tout où il y a du danger, j'ai le droit de marcher à votre tête. Mon devoir me l'ordonne, et je lui serai fidèle, ainsi qu'à l'amitié. Attendez-moi ici, je l'exige. (*Il descend avec précaution.*)

ROBERT.

Toujours brave.

DUBREUIL.

Toujours bon.

ROBERT.

Toujours prêt à se sacrifier pour nous.

DUBREUIL.

Et nous pour lui.

ROBERT.

Par la mort ! c'est bien la moindre chose.

MICHEL, *qui a regardé par-tout, s'écrie :*

De l'eau, mes amis, de l'eau ! (*Il boit avidement.*)

ROBERT, DUBREUIL, DUVAL, LECOURT.

De l'eau ! de l'eau ! (*Ils descendent précipitamment et boivent.*)

MICHEL, *après avoir bu.*

O mon Dieu, je te remercie ! Sans cette source nous périssions de soif.

DUBREUIL.

Dans un moment comme celui-ci, cette eau vaut le meilleur vin d'Espagne.

ROBERT.

Pas tout-à-fait, mon camarade; mais on prend ce qu'on trouve.

MICHEL.

Ce lieu semble tout-à-fait sauvage; les voyageurs ne paroissent pas même se détourner pour s'y reposer : je ne vois aucune trace sur le sable...

ROBERT.

Oui, sauvage, absolument sauvage, mon lieutenant. Nous ne pouvions pas mieux trouver.

MICHEL.

Prenons cependant les précautions qu'exigent la prudence. Il faut qu'un de nous monte sur le plus haut de ces rochers, s'y tapisse, et veille exactement à ce que nous ne soyons pas surpris.

LECOURT.

J'y vais, mon lieutenant.

MICHEL.

Dans une heure, à-peu-près, on te relevera.

ROBERT.

Ma foi, je n'en puis plus. Douze heures de marche, sans repos, sans alimens.

DUVAL.

Sans armes.

ROBERT.

Sans argent; et Dieu sait où nous en trouverons.

DUBREUIL.

Pas un fruit sauvage pour ranimer nos forces épuisées.

MICHEL.

Poursuivons jusqu'au bout. Le génie des Français préside à notre entreprise. Nous avons voulu fuir, et nous avons fui; nous avons craint d'être découvert, et nous n'avons été vus de personne. La faim commence à se faire sentir; ne perdons pas courage: nous rencontrerons cette nuit quelque cabane où la pauvreté sera hospitalière.

DUBREUIL.

Quand on saura que nous sommes prisonniers de guerre....

MICHEL.

Quand les préjugés n'étouffent pas la nature, le malheureux trouve bientôt des frères.

ROBERT.

Ce que tu dis-là, mon lieutenant, est très-philosophique et

très-beau : mais il y a long-temps que la nature est muette en Espagne, et que les préjugés ont usurpé son empire.

MICHEL.

Mon ami, il ne faut qu'un homme sensible, qui ait du pain, et nous le trouverons. D'ailleurs, la Liberté seroit bien peu de chose, si on ne pouvoit se décider à la payer par quelques sacrifices.

ROBERT.

Mais il faut vivre pour en jouir.

DUBREUIL.

Silence; le lieutenant a raison.

ROBERT.

Eh, je sais bien qu'il a raison. Mais j'aime à voir dans l'avenir ; il m'a toujours consolé du présent. Nous passerons ici le reste du jour ; nous souperons chez un homme sensible qui aura du pain, et peut-être un morceau de lard. Après, que deviendrons-nous?

MICHEL.

Nous nous remettrons en route.

ROBERT.

Et où irons-nous ?

MICHEL.

Joindre l'armée française.

ROBERT.

Eh oui, c'est convenu : mais par où passerons-nous ?

MICHEL, *impatienté.*

Eh, parbleu ! par où nous pourrons.

ROBERT.

J'ai fait autrefois, au collège, un cours de géographie....

MICHEL.

Oui, tu es très-savant ; (*souriant.*) mais tu ne sais pas encore te passer de dîner.

ROBERT.

Laisse-moi donc finir. J'ai fait un cours de géographie, et

d'après mes observations, nous devons être dans les gorges d'Aguilar, bordées d'un côté par des ravins, qui reçoivent les eaux des torrens; et de l'autre, par des rochers qui s'élèvent à pic jusques dans les nues. Nous ne pouvons sortir de ce défilé qu'en traversant la petite ville d'Urgel.

MICHEL.

Eh bien, nous la traverserons cette nuit.

ROBERT.

Et si nous y trouvons un détachement ennemi?

MICHEL.

Nous tomberons sur la sentinelle, et nous l'étoufferons; nous surprendrons la garde, nous l'égorgerons, et....

ROBERT.

Avec quoi?

MICHEL.

Avec ses propres armes, et nous sortirons de cette bourgade après avoir coupé les oreilles à ce qui aura voulu nous résister.

ROBERT.

Superbe dénouement!

MICHEL.

Dénouement à la française.

DUBREUIL, *s'écriant :*

Eh, voici une caverne qui paroît avoir de la profondeur.

ROBERT.

Entrons-y; nous y serons plus fraîchement et plus en sûreté qu'ici.

MICHEL.

Entrons, soit.

ROBERT.

Dormons-y, si nous pouvons dormir, et au réveil nous dirons, avec le proverbe, qui dort dîne. (*Il entre avec Duval.*)

MICHEL, *regardant le soleil.*

A-peu-près six heures de jour encore.

DUBREUIL.

C'est-à-dire, encore six heures d'impatience et d'inquiétude.

MICHEL.

MICHEL.

Non, mon ami, six heures de repos. Nous avons dormi sur le champ de bataille, nous nous trouverons au mieux dans cet enfoncement.

SCENE V.

Les précédens, DUVAL, ROBERT, *entraînant Léonore;* ALVAR, *se tenant à l'entrée de la caverne.*

ROBERT.

UNE femme, mes amis, une femme!

LÉONORE.

Laissez-moi, de grace, laissez-moi.

DUBREUIL.

Elle est bien.

ROBERT.

Comment, bien? Elle est charmante. (*Il lui prend la main. Alvar fait un geste de fureur, tire un pistolet, qu'il remet dans sa poche pendant le couplet suivant.*)

MICHEL.

Camarades, arrêtez. Cette femme est seule dans ce désert; raison de plus pour la respecter. Elle est peut-être infortunée; nous devons la plaindre et la consoler. Des Français n'abusent pas de la foiblesse et du malheur.

ALVAR, *s'approchant.*

Non, dignes Français, vous n'abuserez pas de notre situation. (*Lecourt appercevant Alvar, descend précipitamment.*)

MICHEL.

Nous en sommes incapables. Mais étiez-vous seuls dans cette caverne?

ALVAR.

Seuls.

ROBERT.

A la bonne heure.

ALVAR.

Vous voyez une jeune personne d'Urgel qui fuit les persécutions d'un père injuste, et que je conduis chez une parente à une lieue d'ici.

MICHEL.

Vous voyez des Français qui combattoient pour leur liberté. La trahison les a fait tomber dans les fers, et ils brisent leurs fers par amour de la Liberté.

ALVAR.

Puissiez-vous réussir, braves soldats! Continuez votre route; nous allons reprendre la nôtre.

ROBERT.

Non pas, s'il vous plait. Vous resterez avec nous, de peur d'accident.

MICHEL.

Nous sommes Français, vous êtes Espagnols, et une indiscrétion....

ALVAR.

Les vertus sont de tous les climats. Il est par-tout des hommes qui savent compatir au malheur.

MICHEL.

Jeune homme, votre âge est celui de la franchise, et je vous crois incapable de dissimuler. Cependant, vous avez notre secret, et si nous vous laissons partir, notre sort est entre vos mains.

ROBERT, DUBREUIL, DUVAL, LÉCOURT.

Non, non : ils ne partiront pas.

LÉONORE.

De grace, ayez pitié de nous!

ALVAR.

Voyez l'état affreux où vous la réduisez.

LÉONORE, *à Michel.*

Je ne rougis pas d'embrasser vos genoux. Epargnez une infortunée que vous ne pouvez craindre, et dont vous allez faire le malheur.

DUBREUIL, *d'un ton d'amateur.*

Qu'elle est touchante dans les larmes !

MICHEL, *avec sévérité.*

Soldat Français, quelles idées vous occupent en ce moment ?

LÉONORE, *avec timidité.*

Ce jeune homme est mon amant.

ROBERT.

Cela va sans dire.

LÉONORE.

Si vous m'en séparez, vous m'ôtez plus que la vie.

ALVAR.

Et c'est nous arracher l'un à l'autre, que nous contraindre à vous accompagner. Sa foiblesse, sa douleur ne lui permettront pas de vous suivre.

LÉONORE.

Laissez-vous toucher par les amans les plus tendres et les plus malheureux. Nous avons assez de nos maux, sans chercher à aggraver les vôtres.

MICHEL.

Ainsi que vous fugitifs et malheureux, nous ne sommes pas dans un état à inspirer la crainte. (*à Léonore.*) Remettez-vous, mon enfant; nous sommes sensibles aussi, et nous ne connoissons d'ennemis que ceux qui ont les armes à la main.

LÉONORE.

Nous pouvons donc partir ?

ROBERT.

Non pas, non.

MICHEL.

Vous m'intéressez, je l'avoue. Cependant, je ne conseillerai rien à mes camarades qui ne soit dicté par la prudence. Rentrez dans la caverne, nous allons délibérer.

ROBERT.

Oui, délibérons, délibérons.

DUBREUIL.

Rentrez, rentrez.

ALVAR, *à Michel.*

Le malheur inspire la défiance, et je ne me plains pas de celle que vous me marquez. Je crois pourtant avoir quelques droits à votre estime, et vous allez en juger : connoissez-moi. J'ai employé jusqu'ici les voies de la conciliation, les seules qui conviennent à mon caractère. Cependant (*tirant ses pistolets.*) voici des armes qui pourroient abréger votre délibération, et me rendre maître de mon sort. Je vous les remets (*Michel les prend.*) comme un gage de ma franchise, et parce qu'elles vous seront plus utiles qu'à moi. Délibérez maintenant, et abusez de ma confiance, si vous l'osez. (*Il prend la main de Léonore pour la reconduire à la caverne.*)

MICHEL, *les arrêtant.*

Tout est vu, tout est jugé. Ce trait atteste votre candeur; et je me plais à la reconnoître.

ROBERT, *à Michel à demi-voix.*

Pas d'étourderie, mon lieutenant. Celle-ci seroit difficile à réparer.

MICHEL.

Ce jeune homme est au-dessus du soupçon.

ROBERT.

Faites-lui au moins quelques questions sur les locacités. Sa manière de répondre peut encore nous éclairer sur sa sincérité.

MICHEL.

Soit. (*à Alvar.*) Où sommes-nous ?

ALVAR.

Dans les gorges d'Aguilar.

ROBERT, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

MICHEL.

Par où peut-on en sortir ?

ALVAR.

Par la ville d'Urgel.

MICHEL.

Pas d'autre issue?

ALVAR.

Non.

ROBERT.

Il dit vrai.

MICHEL.

Y a-t-il des troupes dans cette ville?

ALVAR.

Tout un régiment d'infanterie.

ROBERT, *à Michel.*

Couperons-nous les oreilles à tout le régiment?

MICHEL.

Fâcheux contre-temps! Si du moins nous étions bien armés!

ALVAR.

Eh! que peuvent cinq hommes?....

MICHEL.

Se faire jour, ou mourir.

ALVAR.

Il y a sans cesse du mouvement dans les troupes. Ce régiment peut partir demain, ce soir....

ROBERT.

Oui; mais il peut aussi y être dans un mois.

ALVAR.

Cette caverne vous offre un asyle à-peu-près sûr. Restez-y jusqu'à ce que vous puissiez vous remettre en route avec quelque sûreté.

ROBERT.

Je m'apperçois que le citoyen a dîné.

ALVAR.

Je vous entends, Seigneur François: voilà ma bourse; elle est légère; mais je vous l'offre de bon cœur. (*à Michel*) Que ce foible don ne vous humilie pas: (*souriant*) nous devons nourrir nos prisonniers de guerre. (*à Robert.*) Du haut de ce rocher vous découvrirez une petite esplanade couverte d'un bouquet d'arbres;

Ils cachent une chaumière où s'arrêtent quelquefois des muletiers. Vous y trouverez des provisions.

ROBERT *quitte son habit et son bonnet, les jette dans la caverne, et prend les pistolets et la bourse.*

Je pars, je vole, et je reviens.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, DUVAL, LECOURT, MICHEL, LÉONORE, ALVAR.

MICHEL, *présentant la main à Alvar.*

JEUNE homme, vous avez acquis mon estime, et mes camarades partagent sans doute ma confiance et ma sécurité. Je ne crois pas que personne s'oppose à votre départ.

LECOURT, DUVAL, DUBREUIL.

Personne, personne.

ALVAR.

Adieu, braves gens. Soyez heureux : je crois que vous méritez de l'être. Calmez, sur-tout, vos inquiétudes. Les Français ont des amis à la frontière : dès qu'on a pu les bien connoître, on a appris à les aimer. (*Il soutient Léonore, monte avec elle les rochers, et ils sortent par la gauche.*)

SCENE VII.

DUVAL, DUBREUIL, MICHEL, LECOURT.

MICHEL.

MES amis, je vous remercie.

DUBREUIL.

Et de quoi, mon lieutenant?

MICHEL.

De m'avoir donné lieu de vous chérir davantage. Vous avez

respecté la décence et les graces; vous avez rejetté une pénible défiance; vous avez honoré, dans ce jeune homme, des vertus qui lui sont communes avec vous, et votre sagesse, votre modération en ont fait votre ami. Tel est le soldat français; brave dans l'action, par-tout ailleurs bon et compatissant, il force ses ennemis même à lui rendre justice.

DUBREUIL.

Dans le fond, qu'aurions nous fait de ces jeunes gens?

MICHEL.

Des victimes sacrifiées à une crainte puérile. Ce jeune homme m'a prévenu d'abord en sa faveur, et mes pressentimens ne m'ont jamais trompé. Il est Espagnol, nous sommes Français. Eh! qu'importe; les bons cœurs sont de tous les pays. Par-tout où ils se rencontrent ils se rapprochent et s'unissent. (*On entend plusieurs coups de pistolet sur la droite*) Qu'entends-je? Attaqueroit-on Robert? Courons, voyons. (*On entend une seconde décharge*)

DUBREUIL, *grimpant sur le haut des rochers.*

Ce n'est rien, ce n'est rien. Le voilà seul au milieu de trois mules pesamment chargées.

MICHEL.

Ce ne sont pas les mules qui ont fait feu?

DUBREUIL.

A la bonne heure; mais je ne vois personne.

MICHEL.

Enfin, il est seul?

DUBREUIL.

Seul. Il prend les mules et les couduit de ce côté.

MICHEL.

Oh! à cet égard-là, je m'en rapporte bien à lui.

DUBREUIL.

Le voilà arrêté par une fondrière. Il attache les trois bêtes à un arbre, et s'avance fiérement, une énorme valise sur l'épaule.

MICHEL.

En effet, le voilà.

SCÈNE VIII.

Les précédens, ROBERT.

MICHEL, *allant à Robert.*

Eh, mon ami, n'es-tu pas blessé?

ROBERT.

Ils ont fui comme des coquins.

MICHEL.

Qui?

ROBERT.

Ceux qui attaquoient les ci-devant propriétaires de nos trois mules.

MICHEL.

De nos trois mules!

ROBERT.

Sans doute. Ce qu'on trouve en pays ennemi n'est-il pas de bonne prise? Je suis accouru aux premiers coups, un pistolet à chaque poing; les assaillans ont cru qu'il venoit du secours aux assaillis, les assaillis qu'il arrivoit du renfort aux assaillans: tout a disparu, et je suis resté maître du champ de bataille. (*il jette la valise à terre.*) Mais faisons un petit inventaire de cet échantillon de nos propriétés. Lecourt, un coup-d'œil à nos bêtes, mon garçon: s'il passoit quelque amateur....

LECOURT.

Je ne les perdrai pas de vue.

ROBERT.

Dans tous les cas, j'ai encore mes deux coups à tirer. Ce n'est pas tout de conquérir, il faut savoir conserver ses conquêtes. Or sus instrumentons. (*il ouvre la valise, ses camarades la vuident avec lui.*) — Un cordon rouge, un cordon verd, un cordon bigarré; plus, un crachat d'or, et un d'argent.

MICHEL.

Peste! cela promet.

ROBERT.

Je le crois bien, parbleu. C'est l'équipage de quelque petit Grand d'Espagne. — Un rouleau de toile grise! Que diable y a-t-il là-dedans? (*il le déploie et lit.*)

Carlos traite les incurables,
Et guérit leurs maux divers;
De ses succès presque incroyables
Il a rempli l'univers.

Je faisois déjà un rêve agréable, le réveil n'est pas gai. Allons, c'est tout bonnement l'écriteau d'un charlatan, fait en méchans vers pour rendre la chose plus touchante.

MICHEL.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est la rare modestie du docteur.

ROBERT.

Présomptueux comme un médecin. Au reste, c'est de la même famille; on se ressemble de plus loin. — Une liasse de papiers? il faut voir cela. Si c'étoit des billets à ordre?

MICHEL.

Oh! sans doute, une rame de billets à ordre!

ROBERT, *feuilletant.*

« Certificat de bonne vie et mœurs du Corrégidor d'Aguilar, » daté d'avant-hier. (*il lit.*) Guéri le chien de la princesse des » Asturies, d'un dépôt au scrotum. Guéri les révérends pères » Jacobins de Séville, d'une fièvre chaude avec transport au » cerveau. Guéri une chanteuse de Madrid, de.... ».

MICHEL.

Eh! laisses-là ces sottises : tu n'aurois pas fini demain.

ROBERT.

A la bonne heure : nous verrons le reste dans un autre moment. Voici le beau, l'intéressant, le solide; nous en sommes à la vaisselle. — Un habit chamarré d'or, un autre chargé d'argent. C'est le Pérou que cette valise. Des livrées neuves, légérement galonnées; mais enfin c'est du galon. (*frottant la dorure avec sa main, et la sentant.*) Oh, le coquin! oh, le voleur!

MICHEL.

Eh bien, qu'as-tu donc ?

ROBERT.

Tout cela est faux, faux comme la médecine ; ma main sent le cuivre à pleine bouche. En jettant cela au feu, nous en avions chacun pour dix pistoles. Oh, le scélérat ! Si du moins sa bourse étoit au fond de la valise ! — Pillules pour l'épilepsie ; c'est bien restaurant. Pillules pour la goutte, que.... Encore des pillules, et voilà tout. Que le diable t'emporte et te remporte, chien de charlatan.

LECOURT, *riant.*

La belle capture ! Ah, ah, ah !

DUVAL, *riant.*

La superbe trouvaille ! Ah, ah, ah !

DUBREUIL, *avec ironie.*

C'est le Pérou que cette valise. (*tous quatre rient aux éclats.*)

ROBERT.

Vous avez beau rire ; je n'ai pas perdu mes pas, et c'est ce qui me console. Les trois mules valent leur prix : grandes, bien prises, la tête haute....

MICHEL, *souriant.*

Prends garde que les mules ne soient fausses aussi.

ROBERT, *se frappant le front, et sautant.*

Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.

DUBREUIL.

Le Pérou ?

ROBERT.

Je l'ai trouvé, vous dis-je. Vive Robert, vive les gens d'esprit.

MICHEL.

Je crois qu'il devient fou. Qu'as-tu trouvé enfin ?

ROBERT.

Un moyen sûr de nous tirer d'embarras. Ah ! vous riez ; ah !

vous faites les mauvais plaisans! Humiliez-vous devant l'idée sublime que je vais communiquer.

MICHEL.

Quelle est-elle, voyons?

ROBERT, à Michel.

Tu vas prendre ton grand sérieux, te répandre en sentences, en maximes : ce n'est pas le moment. Prête-toi à la nécessité, jouons la comédie, et sortons du mauvais pas où nous sommes, sans battre tout un régiment; et sans nous faire échiner.

MICHEL.

Comment cela?

ROBERT.

J'endosse l'habit du docteur, vous prenez ceux de ses gens; je monte la meilleure mule, vous chassez les autres devant vous, nous entrons tranquillement dans Urgel, nous nous logeons dans la meilleure auberge; bon vin, bonne chère, grand étalage, cela provoque à la confiance; nous tuons les malades, nous rendons malades ceux qui se portent bien, nous empochons les pistoles des uns et des autres, et nous poussons plus loin à l'aide des certificats du docteur.

MICHEL.

Tu te feras médecin?

ROBERT.

Comme un autre. C'est la plus petite chose du monde que cela!

MICHEL.

Je n'en reviens pas. Toi médecin!

ROBERT.

Eh! sans doute. De l'effronterie et de la vogue, voilà le fond de la médecine.

MICHEL.

Tu en veux furieusement à la Faculté. Cependant, quand tu es malade....

ROBERT, riant.

Je ressemble à ceux qui connoissent les femmes, et qui ne savent pas s'en passer.

DUBREUIL.

Laissons-là les femmes pour le moment, et revenons à nos affaires. Te voilà médecin....

MICHEL.

Et nous nous bornons au rôle modeste de valets du docteur.

ROBERT.

C'est un genre qui a son mérite. D'ailleurs, puis-je faire de vous autre chose ? Savez-vous le latin ? connoissez-vous les racines grecques ? pouvez-vous citer à propos, déraisonner gravement pendant une heure, et renvoyer contens et émerveillés, des gens qui ne vous ont point entendus ? Oui, vous serez mes gens, et rien que mes gens. Allons faire une visite exacte de nos ballots, et prendre chacun un habit à notre taille.

MICHEL.

Camarades, qu'en dites-vous ?

DUBREUIL.

Cela me paroît plus sûr que d'attendre ici les événemens.

DUVAL, LECOURT.

Et à nous aussi.

MICHEL.

Voilà qui est arrangé, monsieur le médecin : nous sommes à vos ordres. (*Duval et Lecourt remettent les effets dans la valise.*)

ROBERT, *d'un ton tragique.*

Paroissez, Navarrois, Maures, et Castillans ; seul avec la médecine je vous défie au combat ; seul avec la médecine, je vaux toute une armée, et je fais marcher sur mes pas la dévastation et la mort.

MICHEL, *souriant.*

Tu ne feras pas mal de communiquer à notre Gouvernement la découverte de cette arme si meurtrière et si sûre. Ce que nos physiciens cherchent en vain, tu l'as trouvé dans un moment d'enthousiasme.

ROBERT.

Ton idée est bonne, lumineuse, et nouvelle sur-tout. Oui,

mes amis ; qu'un bataillon de médecins français se répande chez les coalisés ; par-tout ils feront des prodiges sans frais et sans danger, et nous nous porterons mieux.

Pour moi, je vois déjà la renommée saisissant son burin immortel, et gravant mon nom en tête de ceux des vengeurs de la Liberté. Cette pensée me transporte, m'enflamme, et fait de moi un homme nouveau. Mais ne perdons pas comme les héros d'Homère, un temps précieux en discours superflus : marchons, étonnons, et frappons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre d'auberge, des portes dans le fond, et un cabinet de chaque côté ; un alambique sous lequel il y a du feu, une terrine, des mortiers, tamis à double fond, bouteilles étiquetées, phioles, boëtes à pillules, &c.

SCENE PREMIÈRE.

ROBERT, *très-richement et ridiculement vêtu*, MICHEL, LECOURT, DUBREUIL, DUVAL, *couverts d'une livrée superbe.*

ROBERT.

Nous voilà donc dans cette ville dont nous n'osions approcher : nous y voilà tranquilles, libres de tous soucis, et nous avons un air d'opulence, qui dans certains cas vaut seul une fortune.

MICHEL.

Il est vrai que jusqu'à présent, tout a parfaitement réussi. Mais prends bien garde à ce que tu feras : une étourderie nous seroit funeste, et tu t'en permets de temps en temps.

ROBERT.

Jamais dans les occasions importantes. C'est sur moi que roule l'expédition : vous me verrez tantôt adroit, tantôt profond, déployer les qualités d'un chef habile et entreprenant, employer tour-à-tour toutes les ressources de mon imagination vive et féconde, et laisser les fausses manœuvres, les opérations incertaines aux Généraux Espagnols.

MICHEL.

Tu promets beaucoup.

ROBERT.

Et je tiendrai tout.

MICHEL.

Souviens-toi que ma prudence, qui t'a guidé quelquefois, te devient inutile ici. Mon nouvel emploi m'ôte la parole en public, et je ne peux avoir d'avis qu'en particulier.

ROBERT.

Mais je crois que tu me prends pour un écolier. Qui peut, dis-moi, exécuter un plan hardi comme celui qui l'a conçu? Qui peut, comme lui, prévoir les inconvéniens, surmonter les obstacles, et tirer même d'un revers, des avantages inattendus?

DUBREUIL, *souriant.*

Oh, la présomption, la présomption....

ROBERT.

Ne messied pas à un homme de génie.

DUBREUIL, *ironiquement.*

Comme toi?

ROBERT.

Comme moi. Mais laissons ce langage familier, qui nous trahiroit tôt ou tard. Prenez, dès ce moment, l'habitude du respect qui convient à la circonstance, et....

DUBREUIL.

Oh, du respect!

ROBERT.

Oui, Monsieur, du respect. Vous êtes mon valet, je le crois, du moins, et je vous prie de vous en souvenir. C'est en répétant entre nous les scènes que nous méditons, que nous y mettrons en public l'ensemble et la vérité qui produisent l'illusion. Commençons donc à remplir nos différentes fonctions. — Que signifie le désordre qui règne dans ce laboratoire? il ne fait honneur ni à votre activité, ni à votre intelligence. (*à Michel*) Allons, Monsieur, un peu de vivacité; vous êtes paresseux comme un laquais de grand seigneur. Que tout cela

soit rangé symmétriquement, que tout soit mis en évidence jusqu'à la moindre boite : apprenez à faire valoir les plus petites choses. (*on range.*)

MICHEL.

Vraiment ce ton là lui va à merveille.

ROBERT.

N'est-il pas vrai, mon Lieutenant ?

MICHEL.

Oh ! son Lieutenant ! Voilà déjà l'homme à la tête.

ROBERT.

C'est la force de l'habitude....

MICHEL.

Qui t'emportera malgré toi.

ROBERT.

Qui prouve au moins la nécessité de nous observer continuellement. Dubreuil, Duval, Lecourt, je vous condamne tous trois au silence, de peur d'accident. Vous ne parlerez que dans les cas d'un extrême besoin ; et, selon le précepte d'un sage, vous tournerez sept fois la langue dans la bouche avant de dire un mot.

DUBREUIL.

Le seigneur Carlos nous fait bien de l'honneur, en vérité.

ROBERT, *à Michel.*

Pour toi, qui ne perds jamais ton sang-froid, je te fais mon factotum, et toi seul pourras m'adresser la parole.

MICHEL, *d'un grand sérieux.*

Je tâcherai, seigneur Docteur, de justifier cette préférence.

ROBERT.

C'est cela, mon ami ; voilà le ton qui convient : je suis assez content de ce début, il promet.

MICHEL.

Votre laboratoire est en ordre. Avez-vous quelque chose à nous ordonner ?

ROBERT.

ROBERT.

Lisez soigneusement les étiquettes, classez tout cela dans votre mémoire, et quand je vous demanderai quelque chose, sachez où le prendre à la minute. Il est toujours très-bon de paroître au courant de son état, lors même qu'on ne sait ce qu'on fait.

MICHEL.

L'alembique commence à rendre. Faut-il placer le récipient ?

ROBERT.

Eh ! sans doute, cela devroit déjà être fait. Mais il faut tout vous dire. Qu'on se garde bien d'en laisser répandre une goutte : j'ai fait jetter là-dedans douze bouteilles de vin de Madère.....

DUBREUIL.

Du vin de Madère !

ROBERT.

Soyez sans inquiétude, il y en a encore cent bouteilles à la cave : celles-ci nous produiront d'excellente eau-de-vie, très-propre à chasser le mauvais air du matin.

MICHEL.

Votre Seigneurie pense à tout.

ROBERT.

Quand elle sera faite, vous mettrez un paquet de camphre à côté, seulement pour la forme.

MICHEL.

Comment du camphre ! Le seigneur Carlos compte-t-il aussi exercer la chirurgie ?

ROBERT.

Le Ciel m'en garde ! La chirurgie est un art respectable ; établi sur des principes certains, et j'ai pour elle la plus haute vénération, n'en déplaise à mes confrères les médecins.

MICHEL.

J'entends quelqu'un.

ROBERT.

A vos postes : attention à la manœuvre.

SCENE II.

Les précédens, L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE.

Le seigneur Carlos soupe-t-il ?

ROBERT.

Certainement. Ai-je l'air d'un homme qui ne soupe pas ?

MICHEL.

Vous ne connoissez pas le Docteur. Il n'est pas partisan de la diète : il fait très-exactement ses quatre repas.

ROBERT.

Allez, mon ami, retournez à votre ouvrage, et perdez l'habitude de vous mêler ainsi à la conversation. Vous répondrez quand je vous interrogerai ; entendez-vous, Domingo ?

MICHEL, *à part.*

Ah, je m'appelle Domingo ; je tâcherai de m'en souvenir.

ROBERT.

Dites-moi, ma bonne, fait-on grande chère chez vous ? Ce que vous nous avez servi n'avoit rien que de très-ordinaire.

L'AUBERGISTE.

Vous ne vouliez que vous rafraîchir ; d'ailleurs, on ne vous attendoit pas ; mais vous serez content du souper.

ROBERT.

A la bonne heure. Je ne regarde pas à l'argent, mais je veux être bien servi. Cuisine à la françoise ?

L'AUBERGISTE.

A la françoise. Vous n'avez personne ? Il ne faut qu'un couvert ?

ROBERT, *embarrassé.*

Qu'un couvert ?... Pardonnez-moi.... Je.... j'admets mes gens à ma table.

L'AUBERGISTE.

A votre table !

ROBERT.

Tous nos momens sont consacrés à l'art. Nous travaillons à une découverte importante, et nos repas sont autant de dissertations qui tournent au profit de l'humanité. Cinq couverts. Pensons maintenant au coucher.

L'AUBERGISTE.

Je loge votre Seigneurie dans cette chambre. (*montrant la porte à sa droite.*) L'ameublement n'est pas très-frais, mais il est de la plus grande richesse : il vient du duc d'Olivarès.

ROBERT.

Allons, je m'arrangerai du lit du duc d'Olivarès. Et mes gens, vous les mettez dans cette autre chambre ?

L'AUBERGISTE.

Non pas : c'est la chambre du seigneur Alvar, jeune homme de Guipuscoa, qui étoit retenu ici par l'amour, et dont la maîtresse a été enterrée ce matin. Il promène sans doute sa douleur dans les rochers voisins de la ville ; mais je crois qu'il rentrera ce soir. C'est une histoire touchante : je vais vous la raconter.

ROBERT.

Je vous en dispense. Au reste, ne dérangeons pas le seigneur Alvar, respectons son domicile. Cependant il faut que mes gens soient couchés convenablement.

L'AUBERGISTE.

Je les mettrai aux mansardes.

ROBERT.

Aux mansardes ? C'est bien mesquin.

L'AUBERGISTE.

Les gens du Général Rabbi y ont couché il y a huit jours.

ROBERT.

Il a donc passé ici pour s'aller faire battre par les Français ?

L'AUBERGISTE.

Non pas, il en revenoit, et faisoit sa retraite en poste.

ROBERT.

Va donc pour les mansardes. A propos, avez-vous mis mon tableau à la porte ?

L'AUBERGISTE.

Vingt personnes l'ont déjà lu.

ROBERT.

C'est bien, c'est fort bien, c'est au mieux. J'ai vu le Corrégidor, et j'ai obtenu son agrément pour exercer impunément la médecine dans Urgel. Il n'est pas mal bête, votre Corrégidor.

L'AUBERGISTE.

C'est ce que tout le monde dit; mais il est riche.

ROBERT.

Et avec de l'or on s'affuble d'une grande charge qu'on remplit petitement.

L'AUBERGISTE.

C'est cela.

ROBERT.

C'est un moyen à-peu-près sûr de mettre les sots en place; car ordinairement le mérite n'est pas opulent. Ah ça, dites-moi, le pays est-il abondant ?

L'AUBERGISTE.

En denrées ?

ROBERT.

En maladies.

L'AUBERGISTE.

Autrefois on s'y portoit à merveille; mais depuis que les armées sont dans les environs, toute la ville a la fièvre.

ROBERT.

C'est charmant. Je traiterai toute la ville. Fièvres continues, fièvres intermittentes, fièvres putrides, fièvres inflammatoires, n'est-il pas vrai ?

L'AUBERGISTE.

Mais il y en a de toutes les façons.

ROBERT.

C'est à merveille. Et sans doute vous avez beaucoup de médecins

L'AUBERGISTE.

Nous n'en avons qu'un.

ROBERT.

C'est trop heureux. Jeune?

L'AUBERGISTE.

Au contraire.

ROBERT.

C'est admirable. Les jeunes médecins ne savent que parler métier, et je n'aime pas cela.

MICHEL, *à part.*

Je le crois.

ROBERT.

Ainsi votre médecin est vieux?

L'AUBERGISTE.

Impotent et goutteux.

ROBERT.

On ne meurt donc pas à Urgel?

L'AUBERGISTE.

On guérit tout naturellement.

ROBERT.

C'est le plus sûr, mais c'est le plus long. J'ai une méthode tout-à-fait expéditive, et qui vous étonnera. Domingo, voyez s'il nous reste des pillules pour les fièvres épidémiques.

MICHEL.

Nous avons tout épuisé à Aguilar.

ROBERT.

Il faut en refaire, Domingo, et sans perdre un moment. Ma gomme orientale en tiers avec la rhubarbe et le quinquina, dans une décoction de vinaigre des quatre voleurs.

MICHEL.

Oui, Seigneur. (*ils fabriquent des pilules avec ce qu'ils trouvent sous la main.*)

DUBREUIL *à part.*

Un médecin de profession ne raisonneroit pas mieux.

ROBERT, *à l'aubergiste.*

Je vous réponds que ceux que je traiterai ne souffriront pas long-temps. Vous pouvez m'annoncer.

L'AUBERGISTE.

Je n'y manquerai pas. Vous n'avez plus rien à m'ordonner ?

ROBERT.

Non, ma bonne amie. Retournez promptement à la cuisine, et n'en sortez que pour me servir. Qu'on pense à mes mules : le boisseau d'avoine, et de la litière jusqu'au ventre.

SCENE III.

ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, LECOURT, DUVAL.

MICHEL.

Y penses-tu de donner de semblables ordres ? Il n'y a que dix pistoles dans la bourse du jeune homme : ce soir il ne restera rien.

ROBERT.

Il ne restera rien ? Je compte bien tout garder. On ne paie qu'en sortant : c'est un vieux Rébus que tout le monde connoît.

MICHEL.

Mais avec quoi paieras-tu, si tu fais cette dépense infernale ?

ROBERT.

N'allons-nous pas lever des contributions sur la crédulité et la foiblesse humaine ? Toute une ville qui a la fièvre, où il n'y a qu'un médecin, et où le Corrégidor est un sot, qui ne s'oppose à rien ; c'est une moisson abondante et certaine que cela. D'ailleurs la nécessité de payer ne me paroît pas démontrée.

MICHEL.

Je ne crois pas qu'on puisse en douter.

ROBERT.

Ne s'établit-on pas chez l'ennemi à discrétion ? Mais mettons

les choses au pis. Supposons que la médecine ne rapporte rien, et qu'il faille enfin payer : eh bien, les mules paieront, et nous reprendrons l'habitude modeste de voyager à pied.

MICHEL.

Manger les mules! Mais tu crois donc rester ici six semaines?

ROBERT.

Ecoutez, monsieur le raisonneur : on vit très-mal dans les prisons d'Espagne : un ordinaire réglé, et quelques jours de repos nous feront le plus grand bien, et nous donneront des forces pour aller plus loin.

MICHEL.

Mais je n'entends pas que nous perdions ici un temps précieux.

ROBERT.

Tu n'entends pas.... tu n'entends pas.... Je te reconnois au bataillon, tu dois me reconnoître ici. Je suis le maître, je crois?

MICHEL.

Il n'y a qu'à le laisser faire, nous verrons de belles choses.

ROBERT.

Quatre jours, mon Lieutenant, rien que quatre jours. Tu vois que je suis de bonne composition.

DUBREUIL.

Oh! il n'y a rien à dire à cela.

DUVAL.

C'est raisonnable.

DUBREUIL.

Très-raisonnable.

MICHEL.

Allons donc, quatre jours, puisque vous le voulez, mais pas une heure de plus.

ROBERT.

Pas une heure de plus, foi de médecin. Ah ça, il est bon que vous fassiez un tour par la ville : il convient de montrer ma livrée. D'ailleurs des Français dans une ville d'Espagne font toujours quelques petites observations qu'on retrouve plus tard.

MICHEL.

Il a raison.

ROBERT.

Allez, et n'oubliez pas le souper. Vous sentez que je ne puis décemment vous attendre.

MICHEL.

Sa Seigneurie n'a pas d'autres instructions à nous donner?

ROBERT.

Si fait, si fait. Marchez le nez au vent, le jarret tendu, l'air insolent et bête des laquais de l'ancien régime : cela donne une haute idée du maître. Partez, faquins. (*ils sortent en riant.*)

SCENE IV.

ROBERT, *seul.*

En vérité, je suis étonné du personnage que je joue. Moi, médecin! c'est trop plaisant, en vérité. Mais qui n'est pas un peu charlatan dans ce monde? La jeune personne qui renchérit sur les leçons de sa mère pour accrocher un mari; l'austère magistrat, sévère observateur des moindres bienséances, et qui jette son masque dans un petit souper; cet intrigant, qui court un emploi sous le manteau du patriotisme; cet amant prétendu de la gloire, qui entre à l'ambulance la veille d'une bataille, et tant d'autres que je pourrois citer, ne sont-ils pas des charlatans bien prononcés? Ma foi, que chacun s'examine scrupuleusement, et peut-être personne n'aura rien à me reprocher.

SCÈNE V.

ROBERT, CARLOS.

CARLOS.

Est-ce au seigneur Carlos que j'ai l'honneur de tirer ma révérence ?

ROBERT.

A lui-même, Seigneur. (*à part.*) C'est une pratique. (*haut.*) Asseyez-vous, s'il vous plaît. (*ils s'asseyent.*)

CARLOS.

Il y a trois heures au moins que je vous cherche avec le plus vif empressement.

ROBERT.

Ma réputation m'a donc précédé dans cette ville, car il y a tout au plus trois heures que j'y suis arrivé. Au reste, Seigneur, le public m'a par-tout témoigné l'empressement que vous me marquez, et par-tout j'ai justifié sa confiance.

CARLOS.

Enfin, après avoir parcouru toutes les rues d'Urgel, votre tableau m'a frappé ; je vous rencontre, et j'en rends grace à mon heureuse étoile.

ROBERT.

C'est trop honnête, en vérité.

CARLOS.

J'aurois pu m'épargner bien des recherches en m'adressant d'abord à cette hôtellerie, elle est connue ; et sans doute vous descendez par-tout à la meilleure auberge ?

ROBERT.

C'est ma coutume.

CARLOS.

Elle est toute naturelle. Un homme comme vous doit aimer ses aises.

ROBERT.

Au-delà de toute expression.

CARLOS.

La bonne chère ?

ROBERT.

Et le bon vin. Nous autres savans, nous nous dédommageons de nos travaux par les plaisirs de la table....

CARLOS.

Et de l'amour ?

ROBERT.

C'est cela, c'est cela.

CARLOS.

Ah ! c'est trop juste. Mais revenons. Je lisois votre tableau lorsque vos quatre laquais sont sortis. Ils sont lestes et bien tournés.

ROBERT.

N'est-ce pas ?

CARLOS.

Superbement vétus.

ROBERT.

C'est une livrée neuve que je me suis donnée à Aguilar.

CARLOS.

A Aguilar ?

ROBERT.

A Aguilar.

CARLOS.

Je les soupçonne d'aimer aussi leurs aises, et c'est de droit. Ils vous aident sans doute dans vos travaux ?

ROBERT.

Chymistes profonds.

CARLOS.

Ils en ont l'air.

ROBERT.

Tout cela c'est le mieux du monde. Mais vous me direz sans doute ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

CARLOS.

Un moment. Vous avez trois mules magnifiques que j'ai apperçues en traverstant la cour. Au reste, vos équipages sont considérables, à ce que m'a dit l'hôtellière.

ROBERT.

Mais, Seigneur, seriez-vous par hazard un officier public? il me semble que vous avez le grand usage des inventaires.

CARLOS.

Pour vous, vous voilà au milieu de vos productions chymiques, mis comme le duc d'Alcudia, et on jureroit que cet habit a été fait pour vous.

ROBERT.

Au fait, Seigneur. Êtes-vous malade, et puis-je vous être utile?

CARLOS.

Très-malade, sous un certain rapport. Mais comme je suis aussi un homme de l'art, je viens paisiblement consulter avec vous.

ROBERT.

Je ne parle que par mes cures, et depuis que j'ai quitté l'université de Salamanque, je ne m'amuse pas à raisonner métier; c'est la ressource des commençans.

CARLOS.

Ah! vous avez étudié à Salamanque? En êtes-vous bien sûr? n'est-ce pas plutôt sur la route d'Aguilar que vous avez pris aujourd'hui vos licences?

ROBERT, *à part.*

Voilà un drôle qui va furieusement m'embarrasser.

CARLOS.

Allons, avouez que vous êtes un peu novice en médecine, quoique très-expert en l'art de vous approprier le bien d'autrui?

ROBERT, *à part.*

Où diable en veut-il venir?

CARLOS.

Mon cher ami, mettez la main sur la conscience, et convenez tout bonnement que vous êtes un frippon.

ROBERT.

Faquin !

CARLOS.

Des injures ne sont pas des raisons. Vous savez à merveille que rien de tout cela n'est à vous. C'est moi qui suis le vrai Carlos. Ainsi, rendez-moi mes propriétés sans bruit et sans délai.

ROBERT, *à part.*

Chienne de rencontre ! Restituer, c'est nous perdre.

CARLOS.

Vous n'avez pas encore une grande habitude de la prospérité : exécutez-vous galamment.

ROBERT.

Ecoute. On t'a attaqué aujourd'hui, la frayeur t'a saisi, tu as tout abandonné, et je veux bien convenir, puisque nous sommes seuls, que je me suis arrangé de tes équipages et de ton nom ; mais je ne rends rien.

CARLOS.

Comment, tu ne rends rien !

ROBERT.

Rien.

CARLOS.

Par Notre-Dame du Rosaire, je te traduis devant le Corrégidor.

ROBERT.

Je l'ai dans ma manche. D'ailleurs, que lui diras-tu ? Tes papiers sont en règle, et j'en suis possesseur. Tiens, voilà dix pistoles, tire-toi d'affaire comme tu l'entendras, et ne m'échauffes pas les oreilles.

CARLOS.

Me voler deux mille piastres, et m'offrir dix pistoles !

ROBERT.

Tu n'en veux pas ?

CARLOS.

Non.

ROBERT, *remettant la bourse dans sa poche.*

Je garde tout.

CARLOS, *s'écriant.*

Ma fortune.... mon sang.... mes entrailles ! Je suis assassiné, je suis mort.

ROBERT.

Veux-tu te taire ?

CARLOS.

Je veux crier.

ROBERT, *le poussant dehors.*

Eh, vas-t-en donc, maudit bavard.

CARLOS.

Je veux rester.

ROBERT.

Je veux que tu sortes.

CARLOS.

Abandonner mes mules, mes habits, mes pillules.... Tu me les rendras, ou par Saint Pancrace, je vais t'arracher les yeux.

ROBERT.

Toi ?

CARLOS.

Moi.

ROBERT.

Toi ? (*Il prend un bâton et le rosse.*) Tiens, mal-adroit, tiens. Apprends qu'il ne sert de rien d'avoir raison quand on a les apparences contre soi.

SCENE VI.

ROBERT, L'AUBERGISTE, CARLOS.

L'AUBERGISTE.

QUEL carrillon infernal fait-on dans cette chambre ?

ROBERT, *se jettant sur un siège.*

C'est un fou, qui, dans un accès de fureur, m'a roué de coups. Voyez à quoi on est exposé dans votre maison.

CARLOS.

Je suis volé, battu, et je suis fou! Ah! je le deviendrai, de par tous les saints.

L'AUBERGISTE.

Diégo, Juan, accourez, accourez. (*Ils entrent.*) Mettez cet homme dehors, et veillez à ce qu'il ne rentre pas ici.

CARLOS, *se débattant.*

Mes pauvres mules, mes chers habits !.... Ah ! coquin, double coquin !

ROBERT.

Vous voyez bien qu'il est fou.

L'AUBERGISTE.

Fou à lier.

CARLOS, *qu'on entraîne.*

Par saint Dominique, je me vengerai. Dans peu, tu auras de mes nouvelles.

SCENE VII.

ROBERT, L'AUBERGISTE.

ROBERT, *s'essuyant le visage.*

AH ! je suis excédé, anéanti. Cet homme m'a mis dans un état affreux.

L'AUBERGISTE.

Que d'excuses j'ai à vous faire !

ROBERT.

Eh ! que m'importent vos excuses ? Faire la dépense d'un prince, et être exposé aux insultes d'un goujat !

L'AUBERGISTE.

Il s'est dit malade, et a demandé à vous voir. (*Elle cherche dans les phioles.*)

ROBERT.

Je crains bien que sa maladie ne me soit funeste. (*Il veut se tourner sur sa chaise.*) Aïe ! aïe !

L'AUBRGISTE.

Tenez, voilà qui vous remettra. (*Elle lit l'etiquette.*) Gouttes alsamiques pour les contusions.

ROBERT.

Eh ! que le diable emporte les gouttes balsamiques.

L'AUBERGISTE.

Quoi, Seigneur, votre propre remède !

ROBERT, *se reprenant vivement.*

Vous avez raison ; je n'étois pas à ce que je disois. Voyons ce remède merveilleux. (*à part.*) Je suis enferré. Il faut en tâter, au hasard de m'empoisonner. (*Il boit, fait d'abord la grimace, puis vuide la phiole.*) C'est de l'eau-de-vie tout bonnement. Aussi charlatans l'un que l'autre.

L'AUBERGISTE.

Eh bien, Seigneur ! comment vous trouvez-vous ?

ROBERT, *se levant.*

Les douleurs sont tout-à-fait dissipées.

L'AUBERGISTE.

Effet étonnant du remède. Voulez-vous que je reste près de vous ?

ROBERT.

Non. Allez, sans perdre un moment, faire votre plainte à la police. Faites-moi serrer ce maraud entre quatre murailles. Vous devez cela à l'honneur de votre maison.

L'AUBERGISTE.

Le conseil est excellent, mon mari va l'exécuter.

ROBERT.

Eh ! allez donc ; et sur-tout que ce chien d'homme ne rentre pas ici.

SCENE VIII.

ROBERT, *seul.*

VOILA bien le cas de faire d'amères réflexions sur l'instabilité des choses humaines ! L'orage se forme ; il gronde, il éclate lorsque nous commençons à goûter les douceurs du repos. Roidissons-nous contre les événemens. Un homme de courage ne doit désespérer de rien, pas même à l'instant du naufrage.

SCÈNE IX.

DUVAL, DUBREUIL, ROBERT, MICHEL, LECOURT.

MICHEL.

NOUS avons parcouru toute la ville, sans avoir appris de nouvelles.

ROBERT.

J'en ai de jolies à vous conter.

MICHEL.

Nous avons tâté l'esprit de la garnison.

ROBERT.

Eh, que nous fait la garnison ?

MICHEL.

Comment, morbleu ! nos ennemis ?

ROBERT.

Il vient d'en arriver un plus à craindre qu'une armée.

MICHEL, *souriant.*

Qui donc ? un médecin ?

ROBERT.

Un diable : mon Sosie, le vrai Carlos.

DUBREUIL.

Tu l'as vu ?

ROBERT.

ROBERT.

Et battu.

MICHEL.

Pourquoi cette violence?

ROBERT.

Pourquoi fait-il l'insolent?

MICHEL.

Mais, je crois qu'il a lieu de se plaindre.

DUBREUIL.

Et même de crier un peu.

ROBERT.

Un peu? Il fait un vacarme épouvantable. Il redemande ses effets à grands cris.

MICHEL.

Il faut tout rendre.

ROBERT.

Je m'attendois à cette conclusion.

MICHEL, *appuyant.*

Il faut tout rendre, vous dis-je. Voulez-vous ruiner un particulier?

ROBERT.

Voulez-vous que nous nous perdions tous cinq? Irons-nous nous déclarer au commandant, et supplier sa Seigneurie de nous remettre en prison? Je veux voir jusqu'au bout: je ne me démonte pas aisément, j'ai du caractère.

DUBREUIL.

Mais comment n'as-tu pas prévu que cet homme iroit à la recherche de ses effets?

ROBERT.

Eh! comment à vous quatre n'en avez-vous pas fait la réflexion? Est-il possible de penser à tout?

DUBREUIL.

Je me roidis aussi contre les obstacles. Cherchons les moyens de surmonter celui-ci.

ROBERT.

Je n'en vois qu'un. Il faut partir ce soir, tout-à-l'heure, à l'instant, de peur d'une nouvelle algarade de cet animal-là.

DUBREUIL.

Il a raison, partons.

DUVAL, LECOURT.

Partons.

MICHEL.

J'y consens, mais à une condition.

ROBERT.

Quelle est-elle ?

MICHEL.

Nous sommes tous aisés ; engageons-nous à indemniser Carlos quand nous serons rentrés en France.

TOUS.

C'est trop juste ; mais partons.

MICHEL.

Partons, et gardons-nous à l'avenir d'écouter les gens à projets.

SCENE X.

Les précédens, L'AUBERGISTE, *entrant par la chambre de Robert, apportant des lumières.*

L'AUBERGISTE.

SEIGNEUR, vous êtes servi.

ROBERT.

Faites la carte ; qu'on arrange nos valises, qu'on prépare mes mules, et qu'on les charge. Je pars dans une demi-heure.

L'AUBERGISTE.

Quoi ! Seigneur....

ROBERT.

Je reviens demain.

L'AUBERGISTE.

En ce cas, vous pouvez laisser ici une partie de vos équipages.

ROBERT.

Point de replique ; obéissez. (*à ses camarades.*) Allons, à table, un morceau sous le pouce, une bouteille à la régalade, et en route. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

L'AUBERGISTE, *seule.*

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans la conduite du docteur. Ce départ précipité m'étonne. N'importe, il faut suivre ses ordres. Diégo, Juan ? (*Ils entrent.*) enlevez tout cela, et préparez les mules du docteur. (*Elle se met à une table et écrit.*) Faisons donc la carte. Il revient, dit-il, traitons-le doucement. (*Diégo et Juan enlèvent tout, excepté la terrine.*)

SCÈNE XII.

L'AUBERGISTE, ALVAR.

L'AUBERGISTE.

Eh ! voilà le seigneur Alvar !

ALVAR, *jouant la douleur.*

Ah ! ne me parlez pas. Vous voyez un homme au désespoir.

L'AUBERGISTE.

Votre douleur est bien fondée. Perdre une maîtresse aussi jolie !

ALVAR.

De grace, laissez-moi. Vous rouvrez ma blessure.

L'AUBERGISTE.

Et la perdre par la faute d'un père imbécille et absolu ! Il pleuroit à ses funérailles. Il étoit bien temps.

ALVAR, *à part.*

Il paroît qu'on ne soupçonne rien.

L'AUBERGISTE.

Au reste, pour un avare, il a bien fait les choses. Le convoi étoit superbe, et votre douleur se fût calmée en le voyant.

ALVAR.

Je serois mort sur sa tombe.

L'AUBERGISTE.

Oh! avec votre permission, ce seroit duperie. On pleure sa maîtresse, c'est tout naturel; mais à votre âge, l'amour est un besoin, et bientôt de nouvelles chaînes....

ALVAR.

Qu'osez-vous dire? Ah! qui pourrois-je aimer après Léonore? (*à part.*) Décidément on ne se doute de rien.

L'AUBERGISTE.

Il est vrai que c'étoit une fille comme on en voit peu. Que le bon Saint-Nicolas protège son ame. Ah ça, laissons ces tristes idées, pensons au solide. Vous allez souper?

ALVAR.

Cela m'est impossible. (*à part.*) J'ai dîné à sept heures.

L'AUBERGISTE.

Perdre l'appétit! oh! c'est trop fort; je ne le souffrirai pas. On mettra deux couverts, je vous tiendrai compagnie : je vous ferai des contes, cela vous dissipera.

ALVAR.

Non pas, non pas : je me plais dans la solitude. (*à part, allant à sa chambre.*) Elle n'en finiroit pas, et je veux voir cette nuit la gouvernante de Léonore : j'ai besoin de me concerter avec elle.

L'AUBERGISTE.

Quoi! décidément vous me refusez?

ALVAR, *entrant chez lui.*

Oh! très-décidément.

SCÈNE XIII.

L'AUBERGISTE, *seule.*

VOILA pourtant où mène l'avarice des pères. La plus jolie fille d'Urgel raffoloit de cet aimable cavalier ; le père n'entend pas raison, et veut la marier à un vieux fou de son espèce. Crac, la fille meurt, son amant se désespère, et ne mange plus, qui pis est. Maudit Corrégidor ! maudit Corrégidor !

SCENE XIV.

L'AUBERGISTE, BOBERT, MICHEL, DUBREUIL, DUVAL, LECOURT.

ROBERT, *à l'aubergiste.*

LA carte.

L'AUBERGISTE.

La voilà.

ROBERT.

Huit pistoles ! C'est diablement cher.

L'AUBERGISTE.

Vous ne regardez pas à l'argent. D'ailleurs, je vous ai traité en grand seigneur.

ROBERT.

Et vous m'étrillez on conséquence. Voilà votre argent : au revoir.

L'AUBERGISTE.

Bon voyage, seigneur docteur.

SCENE XV.

Les précédens, DIÉGO.

DIÉGO, *accourant.*

NOTRE maîtresse, notre maîtresse, voilà le Corrégidor avec ce fou de tantôt, et au moins une vingtaine de soldats. Ils entourent déjà la maison.

L'AUBERGISTE, *sortant précipitamment.*

Sainte Marie-Madeleine, qu'est-ce que cela veut dire ? Voyons voyons.

SCÈNE XVI.

ROBERT, DUBREUIL, MICHEL, DUVAL, LECOURT.

MICHEL.

EH bien, Robert ! est-il possible de cacher plus long-temps qui nous sommes ?

ROBERT.

Cela n'est pas aisé, je l'avoue ; mais je n'en désespère pas. Entrez tous quatre dans cette chambre. Vos gestes, vos mines, et sur-tout les scrupules du Lieutenant me donneroient des distractions ; et ma foi, j'ai besoin de toute ma tête.

MICHEL.

Eh ! que feras-tu ?

ROBERT.

Je n'en sais rien. Entrez provisoirement.

MICHEL.

Sur-tout, point de bas détours, de ruses avilissantes ; je te désavouerois. Je me déclare prisonnier de guerre, si tu oublies que tu es Français.

ROBERT.

Eh, entrez donc, entrez. (*à Dubreuil.*) Quelque chose qui arrive, empêchez-le de sortir de là.

SCENE XVII.

ROBERT, *seul.*

VOICI le moment d'éventer la mine, ou de sauter avec elle. Les paris sont ouverts; mais franchement, je ne parierois pas pour moi. Au reste, attendons l'ennemi de pied ferme, et faisons bonne mine à mauvais jeu.

SCENE XVIII.

ROBERT, LE CORRÉGIDOR, CARLOS, L'AUBERGISTE, la Garde.

LE CORRÉGIDOR.

DE la modération, et qu'on parle à son tour; car si vous parlez tous deux ensemble, je n'entendrai rien à votre affaire.

ROBERT, *à part.*

C'est clair.

LE CORRÉGIDOR, *à Carlos.*

Vous dites donc que cet homme.... Eh bien! que dites-vous, voyons?

CARLOS.

Je dis que des voleurs m'ont attaqué ce matin, que je me suis enfui, et que cet homme a trouvé mes équipages, dont il s'est emparé.

ROBERT.

Je nie le fait.

CARLOS.

Je le soutiens véritable.

ROBERT.

La preuve ?

CARLOS.

La preuve ?

ROBERT.

Oui, la preuve. Il faut des preuves en justice.

LE CORRÉGIDOR.

Sans doute, il faut des preuves. Voyons vos preuves.

CARLOS.

Il les a dans son porte-feuille.

LE CORRÉGIDOR.

Je n'entends pas, je n'entends pas. Parlez sans figures. De la clarté, de la précision. Qu'a-t-il dans son porte-feuille ?

CARLOS.

Tous mes certificats.

ROBERT.

Ce sont les miens, et ils sont en règle. Mais je me rends accusateur à mon tour, et je vous prie, Seigneur, de recevoir ma plainte.

LE CORRÉGIDOR.

Voilà un procès qui s'embrouille furieusement. Tous deux ccusateurs, c'est contre les principes ; cela ne s'est jamais vu. Il faut au moins un défendeur.

CARLOS.

C'est moi qui accuse.

ROBERT.

C'est moi.

CARLOS.

Je soutiens....

ROBERT.

Je prétends....

CARLOS.

Que c'est à tort....

ROBERT.

Que c'est malignement.....

LE CORRÉGIDOR.

Paix donc, paix donc. Toute une cour souveraine n'y suffiroit pas. Et mon greffier qui est dans ses vignes, il prend bien son temps : il y a de quoi perdre la tête. (*à Carlos.*) Vous l'accusez de s'être approprié vos effets. (*à Robert.*) Et vous ?

ROBERT.

Je l'accuse de calomnie et de voies de fait. (*d'un ton pathétique.*) De calomnie, en voulant inculper ma probité pour s'approprier un bien acquis par mon travail, et je le prouve par les pièces que voici. (*feuilletant.*) Certificats de la princesse des Asturies, d'un ex-gouverneur de Lima, d'un greffier du Saint-Office, du corrégidor d'Aguilar ; ce dernier, daté d'hier. Vous le voyez, Seigneur, je ne viens pas surprendre votre religion par des inculpations hasardées. Je n'avance rien que je ne l'appuie par des pièces probantes et authentiques.

LE CORRÉGIDOR.

Mais cela me paroît fort en règle.

CARLOS.

Mais tout cela est à moi, vous dis-je.

ROBERT.

Je l'accuse de voies de fait, comme étant venu dans cette maison, dans cette chambre même, avec l'intention de me dépouiller à force ouverte, lequel dessein il a manifesté en me frappant violemment avec le bâton que voilà, et j'invoque le témoignage de l'hôtesse, qui est accourue à mes cris, et qui m'a trouvé dans un état à faire pitié.

L'AUBERGISTE.

Il est vrai que sans moi, ce malheureux assommoit le docteur. (*L'aubergiste sort dans le courant de la scène.*)

CARLOS.

Ils s'entendent, c'est clair.

ROBERT.

Les faits prouvés, je me résume, et je dis que les demandes et la conduite de cet homme sont tellement extravagantes, qu'on

ne peut les attribuer qu'à un cerveau dérangé, et je conclus à ce qu'il soit renfermé dans l'hôpital des fous, où les saignées et les douges le rendront peut-être à lui-même. C'est ce que je lui souhaite.

CARLOS.

Je n'y tiens plus, je suffoque.

LE CORRÉGIDOR.

Vraiment, il parle bien. Docteur, avez-vous été avocat ?

ROBERT.

Non, Seigneur.

LE CORRÉGIDOR.

C'est donc pour cela que vous êtes si bref et si clair. — La cour, vu les pièces et ouï les témoins, faisant droit sur les conclusions...

CARLOS.

Un moment, un moment, seigneur Corrégidor. Je n'ai pas encore parlé.

ROBERT.

Il est inutile de l'entendre. Les faits sont prouvés.

LE CORRÉGIDOR.

Les faits sont prouvés.

CARLOS.

Rien n'est prouvé, pas même les coups, puisqu'il n'y a qu'un témoin ; mais c'est une question incidente. Venons d'abord au fond de l'affaire. Il veut prouver qu'il est le vrai Carlos, par la preuve même de son vol ; car il ne m'oppose que des pièces qu'il m'a excroquées ; et je prouverai, moi....

LE CORRÉGIDOR.

Vous prouverez..... Vous ne prouverez pas que vous soyez double, peut-être ?

CARLOS.

Non, je prouverai que je suis simple, par cette lettre que j'écris à Aguilar. Qu'on y envoie un exprès à mes frais, et vingt personnes dignes de foi viendront aussi-tôt me reconnoître, et met-

tront votre Seigneurie en état de prononcer. En attendant, qu'on nous garde l'un et l'autre en prison, et qu'enfin l'imposteur soit confondu.

ROBERT, *à part.*

Voilà une botte de longueur à laquelle je ne m'attendois pas.

LE CORRÉGIDOR.

L'expédient est fort de saison ; et je ne crois pas devoir le rejetter. Ce seroit sûrement l'avis de mon greffier.

ROBERT, *à part au Corrégidor.*

Votre monture est vieille et malade, et un Corrégidor d'Urgel doit être bien monté. Demain matin je vous envoie la plus belle de mes mules. (*haut.*) J'observe à la justice, que ce fou ou ce frippon, qui veut me faire arrêter, ne peut avoir d'autre but que d'inquiéter un honnête homme, qui n'a rien de commun avec lui. Et comme les formes sont en ma faveur, il seroit souverainement injuste de me priver de ma liberté, à la demande d'un homme que ces mêmes formes condamnent.

CARLOS.

Seigneur Corrégidor, il ne faut qu'un jour et demi pour avoir des nouvelles d'Aguilar, et si je vous en impose, vous ferez de moi ce que vous voudrez.

LE CORRÉGIDOR.

Je le crois bien, parbleu ; je suis Corrégidor pour quelque chose, peut-être. J'ai bien affaire de vos avis.

ROBERT.

C'est un vagabond.

LE CORRÉGIDOR.

Qui n'a point de certificats.

ROBERT, *d'un air d'intelligence.*

Point de mules.

CARLOS.

Je le crois bien, le drôle m'a tout pris.

ROBERT.

Et qui se mêle de donner des avis à un magistrat, dont la

pénétration, le profond savoir, l'austère intégrité sont connus de toute l'Espagne.

LE CORRÉGIDOR, *se gonflant.*

Un magistrat qui possède une charge de quatre mille pistoles.

CARLOS.

Voilà pourquoi la justice est si chère et si rare.

ROBERT.

Il injurie le magistrat lui-même.

LE CORRÉGIDOR.

Vous croyez, Docteur, qu'il m'a injurié ?

ROBERT.

Et grièvement. Oser dire que vous vendez la justice !

LE CORRÉGIDOR.

Sans doute, je la vends. Ne faut-il pas que ma charge me rapporte l'intérêt de mon argent ?

ROBERT, *à part.*

Il est de bonne-foi, au moins.

CARLOS.

Faut-il se voir ainsi mener par un frippon fieffé, un empoisonneur public....

ROBERT, *s'écriant.*

Dommages et intérêts.

CARLOS.

Oui, un empoisonneur public, qui ne connoît rien en médecine, et qui, (*au Corrégidor.*) grace à vous, tuera impunément ses malades. Leurs mânes crient déjà vengeance, et leur sang retombera sur vous.

LE CORRÉGIDOR.

Comment des mânes qui tombent sur moi, du sang qui crie! qu'est-ce que cela veut dire ?

ROBERT, *à part.*

Ses gouttes balsamiques prouvent qu'il n'en sait pas plus que moi. Poussons-le à bout : s'il avoue son ignorance, il est capot.

CARLOS.

Ah ! vous êtes interdit, l'homme aux expédiens. Vous qui prouvez tout si facilement, vous prouverez aussi que vous êtes médecin.

ROBERT.

Je suis interdit ! Prostituons, puisqu'il le faut, le langage de l'art à ces oreilles béotiennes.

LE CORRÉGIDOR.

Deux Carlos, deux avocats, deux médecins.... Mais vous êtes donc six en deux personnes ?

ROBERT.

Je vais parler anatomie, ostéologie, physiologie, étiologie, nosologie, pirétologie, pathologie, séméiologie, et j'entre en matière.

CARLOS, *à part.*

Mais vraiment, y entendroit-il quelque chose ? Je crains de m'être trop avancé.

LE CORRÉGIDOR.

Allons, Docteur de fraiche date, parlez minéralogie, mithologie, parlez, parlez.

CARLOS.

Au reste, il importe peu qu'il soit instruit ou non. Il ne s'agit pas de soutenir thèse, mais de savoir à qui appartiennent les équipages et les mules.

ROBERT.

Voyez-vous, voyez-vous, comme il veut éluder la question? Ignorant avéré....

LE CORRÉGIDOR.

Ignorant, ignorantissime.

ROBERT.

Et calomniateur sur nouveaux frais.

LE CORRÉGIDOR.

Oh ! je l'arrangerai, je l'arrangerai.

ROBERT, *au Corrégidor.*

La mule st belle, et marche bien.

LE CORRÉGIDOR.

Nous verrons cela.

ROBERT, *se gonflant.*

Savez-vous que j'ai découvert le tissu cellulaire qui couvre les houpes nerveuses de la crête de l'omoplate ? (*à part.*) Il ne me rit pas au nez : il ne sait rien, il va en convenir.

CARLOS, *à part.*

Mais ce frippon ne paieroit-il pas d'effronterie ? Hazardons quelque chose. (*haut.*) Savez-vous, vous qui prétendez être l'homme par excellence, que j'ai guéri nombre de malades abandonnés des médecins ?

ROBERT.

Le grand miracle ! J'en ai guéri, moi, que les médecins ne vouloient pas quitter.

Ensemble et vivement.

CARLOS.

J'ai guéri des gouttes, des apoplexies, des pulmonies, des paralysies.

ROBERT.

J'ai guéri des épileptiques, des pestiférés, des vaporeux, des enragés.

CARLOS, *très-chaudement.*

J'ai guéri un léthargique qui n'avoit respiré de quatre jours.

ROBERT, *étourdiment.*

Moi, j'ai ressuscité des morts.

CARLOS *riant*, LE CORRÉGIDOR *stupéfait.*

Il a ressuscité des morts !

ROBERT.

Oui, j'ai ressuscité des morts.

LE CORRÉGIDOR.

J'ai la plus haute vénération pour la médecine ; cependant ressusciter des morts, c'est un peu fort, seigneur Docteur. Vos discours ne seroient-ils pas hyper.... hyper... hyperbo....

ROBERT.

Hyperboliques ?

LE CORRÉGIDOR.

C'est ce que je disois, hyperboliques.

ROBERT.

Pas du tout. Jamais je ne parle de mes talens; mais on m'attaque, et il a fallu se montrer médecin, et plus que médecin.

LE CORRÉGIDOR.

Oh! je me suis apperçu d'abord que cette espèce de filou n'est qu'un bavard, et rien de plus. Mais, Docteur, ressusciter des morts!

ROBERT.

Cela vous étonne? il n'y a rien de si simple. Qu'est-ce que la vie? un souffle. Qu'est-ce que la mort? l'absence de ce souffle. Qu'est-ce que la résurrection, le retour de ce souffle.

LE CORRÉGIDOR.

Cela me paroît très-clairement expliqué.

CARLOS.

Vous ne voyez pas que c'est un charlatan qui veut se tirer d'affaire avec de mauvaises plaisanteries?

LE CORRÉGIDOR.

Mauvais plaisant vous-même, entendez-vous, mon ami.

CARLOS.

Et pendant qu'il vous débite des fadaises, nous perdons de vue l'objet principal, mes équipages, mes mules.

LE CORRÉGIDOR.

Si tu m'interromps encore, je te fais mettre en prison.

ROBERT.

Cela devroit déjà être fait.

LE CORRÉGIDOR, *à part à Robert.*

Cela ne tardera pas. (*haut.*) Mais revenons. Vous êtes donc bien sûr, Docteur, d'avoir ressuscité des morts?

ROBERT.

Comment, si j'en suis sûr!

LE CORREGIDOR.

En vérité ?

ROBERT.

En vérité.

LE CORREGIDOR.

Parole d'honneur ?

ROBERT.

Parole d'honneur.

LE CORREGIDOR, *lui présentant la main.*

Touchez-là, homme étonnant. Le Ciel a guidé vos pas : vous releverez....

ROBERT.

Quoi ?

LE CORREGIDOR.

Ma famille en ressuscitant....

ROBERT, *effrayé.*

Qui ?

LE CORREGIDOR.

Ma fille unique décédée hier au soir.

CARLOS.

Par Notre-Dame de Lorette, le voilà pris.

LE CORRÉGIDOR.

C'est ma dureté qui l'a mise au tombeau ; mais je réparerai mes torts.

ROBERT, *anéanti.*

Comment ! votre fille est morte, et vous me le dites si tard ?

LE CORRÉGIDOR.

Qu'aurois-je gagné à vous le dire plutôt ?

ROBERT.

Oh ! rien du tout. (*à part.*) Nous voilà jolis garçons !

CARLOS.

Allons, Docteur ; ressuscitez, ressuscitez.

LE CORRÉGIDOR.

Certainement, il la ressuscitera.

CARLOS.

A peine de passer pour le fourbe le plus effronté....

LE CORRÉGIDOR.

Paix.

ROBERT, *balbutiant.*

Oui, je crois que.... j'espère parvenir. (*à part.*) Je ne sais plus où j'en suis, ou le diable m'emporte.

CARLOS.

Voyez-vous, voyez-vous comme il est embarrassé?

LE CORRÉGIDOR.

Non, Monsieur, non; c'est qu'il réfléchit....

CARLOS.

Oui, aux moyens de nous tromper.

SCENE XIX.

Les précédens, LA Ste HERMANDAD, LES GENS de CARLOS, *en habit de route uniforme.*

L'OFFICIER, *au Corrégidor.*

Nous vous amenons d'honnêtes, de braves gens, qui nous ont aidé à prendre trois voleurs, qui vouloient dépouiller leur maître.

LES GENS DE CARLOS.

Eh! voilà le seigneur Carlos!

CARLOS.

C'est vous, mes bons amis; je vous croyois écrasés dans les précipices.

ROBERT, *à part.*

L'enfer est déchaîné contre nous.

L'OFFICIER.

Ils ont abandonné les équipages pour suivre ces trois coquins mais quand nous avons voulu reprendre les mules, elles étoient disparues, et un paysan nous a dit que des passans avoient tout emmené.

CARLOS, *ivre de joie.*

Tout est ici, tout est ici ! Nous touchons au dénouement. Voyez-vous cet homme-là ? il a pris mon nom avec tout ce qui m'appartient, et il y a une heure que je sue sang et eau pour le faire restituer.

LE CORRÉGIDOR.

Il y a une heure que je sue sang et eau pour éclaircir cette affaire. Oh ! je ne prononce pas légérement. (*à part.*) Adieu la mule.

L'OFFICIER.

Croyez ces fidèles domestiques : je vous réponds d'eux.

CARLOS, *montrant Robert à ses gens.*

Reconnoissez-vous Carlos ?

LES GENS DE CARLOS, *riant au nez de Robert.*

Lui Carlos, lui ! Ah, ah, ah !

ROBERT, *à part.*

Tout est perdu sans ressource.

LE CORRÉGIDOR, *à Robert.*

C'est donc vous, Monsieur l'aventurier, qui venez mentir à la justice, et me berner, moi, avec vos contes saugrenus ?

ROBERT.

J'avoue que je ne suis médecin que par occasion ; mais il n'en sait pas plus que moi, je vous en avertis.

LE CORRÉGIDOR.

Disputer les dépouilles de cet honnête homme avec une opiniâtreté sans égale ! finir par insulter à la douleur paternelle, en me disant qu'il ressuscitera ma fille !

TOUS, *bernant Robert.*

Oh, l'homme aux miracles ! oh, le ressusciteur ! Ah, ah, ah !

ROBERT, *avec force.*

Oui, je la ressusciterai, je la ressusciterai devant vous tous, fût-elle morte depuis six mois. Je suis las d'être ainsi traité, et je veux vous forcer au silence et au respect

CARLOS.

Tu la ressusciteras ! quand ?

ROBERT.

Demain.

LE CORRÉGIDOR.

Tout-à-l'heure.

ROBERT.

Fait-on de ces opérations en un tour de main ? Je demande quatre heures.

CARLOS.

Pour t'échapper.

ROBERT, *d'un ton d'assurance.*

Qu'on me laisse des gardes.

LE CORRÉGIDOR.

On n'y manquera pas. Qu'on le dépouille provisoirement.

CARLOS.

Lui, et quatre estafiers d'assez mauvaise mine, qui doivent être dans cette chambre.

LE CORRÉGIDOR.

Et qu'on restitue tout au vrai Carlos.

ROBERT.

Nous avons laissé nos souguenilles dans une haie. Voulez-vous que je fasse une résurrection comme une partie de paume ?

L'OFFICIER.

Laissez-leur le plaisir d'être ainsi vêtus quatre heures encore.

CARLOS.

Oui, pourvu qu'ils soient gardés à vue.

L'OFFICIER.

Il y a des factionnaires en dehors.

CARLOS.

Dans quatre heures donc la grande opération.

LE CORRÉGIDOR.

Ou livrés à la justice criminelle.

ROBERT, *à part.*

Ni l'un, ni l'autre.

L'OFFICIER, *sortant avec les autres.*

Et ils nous diront ensuite qui ils sont, et d'où ils viennent.

ROBERT, *à part.*

Oui, compte là-dessus.

SCENE XX.

ROBERT *seul, la Garde dans le fond.*

ALLONS, allons, il nous reste quatre heures, profitons-en. C'est assez faire le médecin, faisons un peu le soldat François. (*montrant la garde.*) Il faut faire boire cette canaille, l'enivrer, prendre ses habits et ses armes, sortir en fausse patrouille, et s'il se trouve des récalcitrans, la bayonnette en avant, et vive la République.

SCENE XXI.

MICHEL, DUBREUIL, ROBERT, LECOURT, DUVAL, *la garde dans le fond.*

MICHEL, *s'échappant.*

JE n'écoute plus rien : vous ne me retiendrez pas davantage. Si dans ce moment-ci je n'ai pas d'autorité sur vous, j'ai du moins le droit de vous faire entendre le langage de l'honneur et de la raison. Des Français se soumettre au rôle avilissant que nous jouons ! être traités comme des aventuriers et des escrocs ! Non : il est temps de nous donner pour ce que nous sommes.

ROBERT.

Eh ! tout est déclaré, tout est restitué ; il n'y a plus qu'à rentrer en prison, si le projet que je vais vous communiquer ne réussit pas.

MICHEL.

Je ne veux rien entendre.

SCÈNE XXII.

Les précédens, ALVAR.

ALVAR.

VOICI l'heure où je pourrai entretenir la gouvernante de Léonore.

ROBERT.

Je connois cet homme-là.

DUBREUIL.

C'est celui qui accompagnoit cette jeune personne....

ALVAR.

Eh! c'est vous, mes braves François! Que veut dire ce travestissement?

ROBERT.

Travestissement de malheur.

DUBREUIL.

Nous avons trouvé l'équipage d'un empirique....

ALVAR.

Et vous vous en êtes servi pour entrer dans Urgel?

ROBERT.

Où le propriétaire nous a suivis, et à qui il a fallu tout rendre.

ALVAR.

Fâcheux contretemps!

ROBERT.

Et pour terminer l'aventure, votre imbécille Corrégidor que j'ai étourdi avec mes sornettes, ne me donne que quatre heures pour ressusciter sa fille.

ALVAR, *ivre de joie, et sautant au col de Robert.*

Bonheur inattendu! hazard inconcevable! Vous la ressusciterez, vous la ressusciterez.

ROBERT, *le contrefaisant.*

Non, non, je ne la ressusciterai pas. Nous profiterons du temps qui nous reste pour décamper *incognito*.

ALVAR.

Vous la ressusciterez, vous dis-je, et je réglerai d'avance les conditions avec le beau-père.

ROBERT.

Tout le monde ici a la manie de la résurrection.

ALVAR.

Mais vous savez bien qu'elle n'est pas morte.

ROBERT.

Elle n'est pas morte! qui?

ALVAR.

Eh, parbleu! celle que je conduisois ce matin.

MICHEL.

Cette jeune personne seroit....

ALVAR.

La fille du Corrégidor.

ROBERT, *hors de lui.*

Oui, je la ressusciterai, et avec éclat, je vous en réponds. (*à la cantonnade.*) Ah! vous m'avez fait passer par de cruelles transes; mais je suis en fonds pour prendre ma revanche.

ALVAR, *sortant précipitamment.*

Je ne veux que deux heures pour faire mes dispositions.

SCENE XXIII.

MICHEL, DUBREUIL, ROBERT, DUVAL, LECOURT.

ROBERT *sonne, l'aubergiste entre.*

Du sucre. (*elle sort.*)

MICHEL.

A quoi nous menera cette prétendue résurrection ? quel est le but de cette nouvelle crânerie ?

ROBERT.

De nous remettre dans les bonnes graces du Corrégidor, et d'obtenir au moins la permission de sortir de la ville.

L'AUBERGISTE, *apportant du sucre.*

En voilà pour une pistole.

ROBERT.

C'est trop juste. Je dois payer d'avance. Il est convenu qu'on ne doit plus d'égards à un homme ruiné. (*Il paie, l'aubergiste sort, et il prend la terrine qui étoit sous l'alambic.*)

MICHEL.

Que veux-tu faire de cela ?

ROBERT.

De l'eau-de-vie brûlée, cela monte l'imagination.

MICHEL.

Quoi ! dans l'état où nous sommes....

ROBERT.

Qui m'aime me suive. La meilleure idée est souvent au fond de la terrine. (*Il entre dans la chambre, ses camarades le suivent et entraînent le lieutenant. Le rideau tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scène est chez le Corrégidor; des lumières sur une table.

SCENE PREMIÈRE.

MARGUERITE, ALVAR.

MARGUERITE.

Enfin, l'étonnante, l'importante opération se fait en ce moment.

ALVAR.

Je brûlois d'y être présent, et tu m'as retenu.

MARGUERITE.

Je connois les amoureux; ils sont vifs, et un mot inconsidéré pouvoit, en éclairant les spectateurs, détruire le charme magique et nos espérances. Mais, comment une jeune personne si timide s'est-elle laissé persuader?

ALVAR.

Elle a marqué d'abord une forte répugnance à s'approcher de si près de ses vénérables ancêtres.

MARGUERITE.

Je le crois. Pour moi, je serois morte de frayeur.

ALVAR.

Mais l'aspect du lieu, qui n'a rien que de très-ordinaire, le calme qui y règne, la certitude de n'y rester qu'un moment, et plus encore le desir de faire mon bonheur, tout cela a dissipé ses dégoûts et ses craintes.

MARGUERITE.

Ainsi, contre les apparences, et au moment où nous l'espérions le moins, le Corrégidor s'est laissé attendrir pour la première fois de sa vie.

ALVAR.

Et il a signé d'avance un contrat en bonne forme, portant un dédit de quatre mille pistoles.

MARGUERITE.

Vous ferez très-bien de ne pas vous en dessaisir, car je doute que vous l'eussiez trouvé si facile, s'il eût bien décidément compté sur cette résurrection.

ALVAR.

En vérité, ce dénouement précipité me ravit et m'étourdit à un point....

MARGUERITE.

Je conçois cela, et je partage votre joie. J'ai toujours beaucoup aimé les dénouemens précipités.

ALVAR.

Vas, ma chère Marguerite, il n'est pas d'obstacle qu'un tendre amant ne surmonte tôt ou tard.

MARGUERITE.

C'est ce que j'ai toujours dit. La vieillesse a l'expérience, la jeunesse a les graces et l'activité.

ALVAR.

Aussi les pères, les tuteurs feront toujours des efforts impuissans. L'humeur, la défiance, la contrainte sont de leur côté. . . .

MARGUERITE.

On en rit. L'amour est du nôtre.

ALVAR.

Avouons cependant que le hasard m'a bien servi. Il falloit que je rencontrasse ces Français, qu'ils trouvassent l'équipage d'un empirique....

MARGUERITE.

Et que le beau-père futur fût disposé à croire aux miracles. Ah çà, vous voilà hors d'embarras ; mais ces malheureux Français, que deviendront-ils ? Vous sentez bien qu'il y a dans Urgel des gens qui voient plus clair que le Corrégidor, et qui ne manqueront pas de dissiper le prestige. Le Corrégidor, outré d'avoir été joué, ne ménagera pas ces infortunés, et je serois très-fâché qu'il leur arrivât quelque chose ; car j'aime beaucoup les Français, soit dit entre nous.

ALVAR.

J'ai eu avec eux des rapports d'infortune, et le service qu'ils me rendent en ce moment, m'y attache véritablement. Je penserai aux moyens de les tirer de là.

MARGUERITE.

Vous y penserez ? Mais il faut y penser à l'instant. Il n'y a pas de temps à perdre.

ALVAR.

Je le sens bien.

MARGUERITE.

Les donner pour physiciens, tout le monde sait que la physique n'a pas encore étendu ses découvertes aussi loin : les faire passer pour sorciers, c'est les exposer à la fureur du Saint-Office. Ces bons Français.... ces chers Français ! Mais cherchez, cherchez donc quelqu'expédient....

ALVAR.

J'avoue que je n'en vois aucun qui soit satisfaisant. Mais souvent un mot, une circonstance imprévue nous éclaire et nous détermine.

MARGUERITE.

Sur-tout n'allez pas vous compromettre.

ALVAR.

Où seroit le mérite de faire le bien, si on le faisoit toujours sans inconvéniens pour soi-même ? Mais j'entends du bruit.

MARGUERITE, *courant à la croisée.*

Les voilà, les voilà qui entrent. En tête du cortège est Léonore, appuyée sur son père, puis viennent les ressusciteurs qui s'avancent fièrement, environnés de flambeaux, et suivis des enfans, des femmes à Rosaire, et des nigauds de la ville.

SCENE II.

MARGUERITE, ALVAR, LÉONORE, LE CORRÉGIDOR, ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, DUVAL, LECOURT.

ALVAR, *courant à Léonore.*

MA chère Léonore !

LE CORRÉGIDOR, *avec emphase.*

Voilà un triomphe aussi éclant que celui d'un Grand-Inquisiteur à un auto-da-fé.

ROBERT, *avec une dignité comique.*

On m'a avili, maintenant on m'élève aux nues. Voilà bien le peuple Espagnol : toujours au-delà du vrai, et ne suivant que l'impulsion du moment. Au reste, je sais convaincre et pardonner. Grand dans les revers, modeste dans la prospérité, je suis également au-dessus des injures et des éloges.

LE CORRÉGIDOR.

Pour moi, je joins mon suffrage à ceux de la multitude; j'admire et je me tais.

MARGUERITE.

C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

LE CORRÉGIDOR.

Mais, dites-moi cependant, n'y auroit-il pas un peu de diablerie dans cette aventure ? C'est que vous êtes vraiment un homme incompréhensible, inconcevable, impénétrable, inexplicable.

ROBERT.

Eh! non, je suis un aventurier, un escroc, un imposteur, un conteur de sornettes, un homme qui insulte à la douleur paternelle, un homme à livrer à la justice.

LE CORRÉGIDOR.

Dame, on le disoit, moi je l'ai cru.

ROBERT, *emphatiquement.*

Un homme de poids, un homme de génie comme vous, prononcer sur les apparences! Mais je vous pardonne avec les autres. Amnistie générale.

LE CORRÉGIDOR.

Au reste, vous m'avez rendu un service signalé, et je vous en remercie.

ROBERT.

C'est trop honnête, en vérité.

MICHEL.

Nous ne voulons d'autre récompense que la liberté de sortir à l'instant de la ville.

LE CORRÉGIDOR.

Ah! c'est trop juste. Sortez, sortez.

LEONORE.

Quoi, mon père! sans la moindre marque de votre reconnoissance?

LE CORREGIDOR.

J'ai remercié.

LEONORE, *à demi-voix.*

Mais cela ne suffit pas. Un cadeau....

LE CORREGIDOR.

Alvar, j'ai remercié, et cela ne suffit pas. Chargez-vous du cadeau.

ALVAR.

Oh! bien volontiers.

MARGUERITE, *au Corrégidor.*

Voilà comme on fait les bonnes maisons.

LE CORREGIDOR.

N'est-ce pas ?

ALVAR, *mettant une bourse dans la main de Michel.*

Je ne desire pas vous revoir ; mais si le sort des armes vous ramène à Urgel, souvenez-vous que vous y avez laissé un ami.

MICHEL.

Quoi ! vous voulez que je reçoive encore... ?

ALVAR.

Les dons de l'amitié n'humilient jamais.

MARGUERITE, *à Alvar.*

Mais ils sont perdus, si vous les laissez partir ; ils ne feront pas une lieue sans tomber dans un détachement espagnol. (*à Michel.*) Attendez un moment.

ALVAR.

On ne sauroit pourtant les garder ici.

MARGUERITE.

Sans doute : la ruse ne peut manquer de se découvrir.

ALVAR.

Et tôt ou tard, ils seroient reconnus.

MARGUERITE, *à Michel.*

Un peu de patience.

ALVAR.

Il me vient une excellente idée. (*aux Français.*) Demain vous serez avec les Français.

LE CORREGIDOR.

Que marmotez-vous donc depuis un quart-d'heure ? Quand on parle bas, je n'entends rien.

ALVAR.

Nous parlons de la position de ces cinq hommes, et de la vôtre. Il faut qu'ils sortent de chez vous, parce que l'inquisition pourroit se mêler de cette affaire. L'Eglise n'aime pas les miracles qui ne sont pas de sa façon.

LE CORREGIDOR.

Oui, oui, certainement, il faut qu'ils sortent de chez moi.

ALVAR.

Ils ne peuvent pas non plus partir sans passeports, et vous n'en donnerez pas à des inconnus, cela vous conpromettroit.

LE CORREGIDOR.

Certainement, cela me compromettroit, et je ne veux pas être compromis. D'ailleurs, qu'ils s'arrangent : pourquoi n'ont-ils pas de passeports ?

ROBERT.

Nous les avons oubliés dans nos souguenilles.

LE CORREGIDOR.

Tout cela est bel et bon ; mais je n'en donnerai pas. —Diable !

ALVAR, *tirant le Corrégidor à l'écart.*

Ecoutez.

LE CORREGIDOR.

Voyons, mon gendre, vous qui avez de l'esprit, à ce qu'on dit, arrangez cela.

LEONORE, *à Marguerite.*

Les sauvera-t-il ?

MARGUERITE.

Il l'espère.

LEONORE.

Sans exposer mon père ?

MARGUERITE.

Soyez tranquille, il saura tout concilier.

LEONORE, *aux Français.*

Vous m'avez cruellement effrayée ce matin ; mais vous m'en avez bien dédommagée. Croyez que notre reconnoissance et nos vœux vous suivront par-tout.

ALVAR.

Je ne vois pas d'inconvénient à s'en défaire ainsi. —Définitivement ce sont des intrigans, des aventuriers.

LE CORREGIDOR.

C'est très-bien, c'est au mieux. Voilà un jugement qui fera du bruit. Ecrivez, mon gendre, écrivez. (*Alvar écrit, puis le Corrégidor signe.*)

MICHEL.

Je te jure, Robert, que si nous nous tirons de là, je ne suivrai jamais tes conseils. J'aimerois mieux attaquer seul une batterie, que de rien entreprendre avec toi.

ROBERT.

Et si le seigneur Alvar tient sa parole, si demain nous revoyons nos frères, que diras-tu ?

MICHEL.

Que tu nous auras conduits au port à force d'impudence.

ROBERT.

Je conviens que je pouvois me dispenser de ressusciter personne. Cependant sans cette résurrection, où en étions-nous ?

LE CORRÉGIDOR.

Marguerite, faites monter le piquet de la sainte Hermandad, qui est de planton chez moi.

SCÈNE III.

Les précédens, excepté MARGUERITE.

ROBERT.

COMMENT la sainte Hermandad ! Ce jeune homme nous trahiroit-il ?

LEONORE.

Il sera fidèle à l'amitié comme à l'amour.

DUBREUIL.

C'est que cela n'est pas très-clair.

MICHEL.

Je croirois m'avilir en le soupçonnant.

LEONORE.

Brave Francais, vous lui rendez justice.

SCÈNE IV.

Les précédens., MARGUERITE, LA SAINTE-HERMANDAD.

LE CORRÉGIDOR, *à l'officier.*

Exécutez à l'instant le jugement que vous allez entendre.

ROBERT, *effrayé.*

Comment un jugement ?

MICHEL.

Que veut dire ceci ?

LE CORRÉGIDOR, *lit.*

« L'an, et cœtera. Le Corrégidor d'Urgel ayant à.... ayant » à... ayant à.... ». Ma foi, Alvar, lisez vous-même, vous avez une écriture de bureau qui est indéchiffrable.

ALVAR, *prend le papier et lit.*

« Le Corrégidor d'Urgel ayant à prononcer sur le sort de cinq hommes sans aveu, qui ne sont porteurs d'aucuns papiers; qui paroissent avoir voulu s'approprier des effets trouvés, et qui se sont mêlés d'exercer sans caractère la médecine, et peut-être la magie : considérant qu'ils n'ont sur eux aucun signe qui atteste leur catholicisme ; n'ayant cependant à leur reprocher aucune faute grave qui autorise à sévir contre eux, arrête que par mesure de sûreté et de prudence ils seront déportés. En conséquence la Sainte-Hermandad les conduira jusqu'aux avant-postes français, et il est enjoint auxdits individus de ne plus reparoître sur les terres de la domination espagnole, à peine d'être poursuivis extraordinairement ».

ROBERT, *à part.*

J'espère que nous nous y présenterons de manière à ne pas craindre la justice.

LE CORRÉGIDOR *à la Sainte-Hermandad.*

Vous avez entendu, messieurs; vous ne les perdrez pas de vue

vue qu'ils ne soient entrés dans les lignes françaises, et s'ils s'avisent de vouloir rétrograder, si même ils tournent la tête, vous ferez feu sur eux.

MARGUERITE, LÉONORE.

Supérieurement jugé !

MICHEL.

Raison, prudence, clarté, tout est réuni dans ce jugement.

ROBERT.

Jugement sublime ! et j'en suis enchanté.

DUBREUIL, DUVAL et LECOURT.

Oui, enchantés !

ROBERT *se reprenant, au Corrégidor.*

Parce que nous sommes soumis et résignés.

LE CORRÉGIDOR.

Ils sont enchantés ; c'est singulier ! Au reste, si cela vous arrange, j'en suis bien aise. Partez toujours sans différer.

ROBERT.

Oh, à la minute ! Allons, messieurs de la Sainte-Hermandad, marchez, nous vous suivons.

SCENE V.

ALVAR, LE CORRÉGIDOR, LÉONORE, MARGUERITE.

LE CORRÉGIDOR.

En effet, mon gendre, je viens de prononcer comme un petit Salomon... C'est que je suis quelquefois embarrassé quand je n'ai pas mon greffier. C'est un homme de mérite, mon greffier.

MARGUERITE, *à part.*

Il faut bien qu'il en ait pour deux.

LÉONORE *à Alvar.*

Ah ! mon ami, qu'il m'en coûte d'abuser ainsi de sa crédulité !

ALVAR.

Il m'en coûte autant qu'à vous.

LÉONORE.

Ces François sont en sûreté. Prévenons les bruits publics, et obtenons le pardon de notre supercherie.

LE CORRÉGIDOR.

Mais parlez donc plus haut, si vous voulez que je vous entende.

ALVAR.

De grace, écoutez-nous.

LE CORRÉGIDOR.

Je le veux bien, moi ; parlez.

ALVAR.

Je ne sais par où commencer.

LE CORRÉGIDOR.

Eh, parbleu ! par le commencement. Parlez donc ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

MARGUERITE.

Cela signifie que votre fille n'est pas morte, qu'elle n'a pas même été malade, et que c'est moi qui ai tout conduit.

LE CORRÉGIDOR.

Qu'est-ce que c'est que ces fariboles ? N'ai-je pas été à son enterrement ? N'étois je pas à sa résurrection ? Prétend-on m'en faire accroire ? Me prend-on pour un imbécille ?

MARGUERITE.

Allons, il n'en démordra pas.

ALVAR.

On vous a dit l'exacte vétité ; confirmez le consentement que je vous ai surpris.

LE CORRÉGIDOR.

C'est-à-dire, que vous voulez absolument que ma fille ne soit pas morte. En ce cas, le contrat est nul : son rival la prenoit sans dot ; diable !

MARGUERITE.

Et si je vous donne un moyen de la doter sans rien débourser ?

LE CORRÉGIDOR.

Je l'adopte, foi de magistrat.

MARGUERITE.

Donnez-lui votre charge ; le public y gagnera ; et vous vous reposerez.

LE CORRÉGIDOR.

Le public y gagnera ? Je crois que vous me manquez, ma mie.

LEONORE.

Elle veut dire qu'Alvar, plus jeune, suivra les affaires avec plus d'activité.

LE CORRÉGIDOR.

A la bonne heure. Allons, je donne ma charge, sur laquelle je me réserve une pension.

MARGUERITE.

Eh ! morbleu, faites les choses de bonne grace. Les événemens de cette journée nous rappelleront que nous avons tous été un peu empiriques ; mais qui ne l'est pas quelquefois en sa vie ?

VAUDEVILLE.

AIR : *de la croisée.*

MARGUERITE.

Je m'en apperçois à regret,
En charlatans la terre abonde,
Et chacun prétend en secret
Eblouir, ou tromper le monde.
Amis, ne prouveroit-on pas
Par mille témoins authentiques,
Qu'il est peu d'êtres ici-bas
Qui ne soient empiriques ? (*bis.*)

ALVAR.

Rosine, à la fleur de ses ans,
Jure d'être toujours fidelle,
Et se flatte que vingt amans
Déjà trompés comptent sur elle,
Amis ne prouveroit-on pas, *&c.*

MARGUERITE.

Alceste, au déclin de ses jours,
Prétend encor à la tendresse,
Et veut cacher, même aux amours,
Son ridicule et sa foiblesse.
Amis, ne prouveroit-on pas, *&c.*

ALVAR.

Je vois de graves magistrats,
Qu'un devoir austère gouverne,
Passer en secret des contrats
Aux pieds d'un tendron qui les berne.
Amis, ne prouveroit-on pas, *&c.*

LÉONORE.

Ici l'intrépide guerrier,
Amant déclaré de la gloire,
Préfère le mirthe au laurier,
Et veut pourtant vivre en l'histoire.
Amis, ne prouveroit-on pas, *&c.*

LE CORRÉGIDOR.

L'esprit, dit-on, fait des progrès,
Et par-tout sa flamme étincelle;
Une sentence de palais
Est plus lucrative et plus belle.
Toujours j'évitai le fracas,
Le brillant et les mots caustiques;
Aussi ne me place-t-on pas
Au rang des empiriques (*bis.*)

FIN.

De l'Imprimerie de CRAPELET, rue Jean-de-Beauvais, n°. 3.